BULLETIN ARCHÉOLOGIQUE

CHRONIQUE DE LA SCULPTURE ÉTRUSCO-LATINE (1934)

PAR CH. PICARD
Professeur à la Faculté des Lettres de Paris

A la mémoire d'Edmond Pottier (1855-1934).

On ne s'étonnera guère de voir commencer cette septième chronique par la constatation de la vaillante activité scientifique italienne. Les efforts en sont réguliers ; aussi les bons résultats s'accroissent-ils sans cesse : l'archéologie latine est une des plus intéressantes qui soient. Aux organisations d'État, qui sont favorisées et bien conduites, l'effort privé s'ajoute heureusement : l'*Associazione degli Studi Mediterranei* a prospéré sous la direction du Comte D. Costantini ; la *Società Magna Grecia*, magistralement inspirée par U. Zanotti-Bianco, a porté à son actif, déjà, autant de belles publications que de découvertes instructives.

Tandis que l'histoire latine reçoit la plus nette lumière de la fouille des Forums impériaux, animée par une haute pensée conservatrice[1], la richesse du sol italique s'atteste, de la Gaule transpadane à la Sicile, non moins qu'à travers la Méditerranée pacifiée par l'*Imperium romanum*, et jusqu'au loin dans l'Europe barbare. En Italie même, les fouilles d'Ardea, de Minturnae, de Pompéi, d'Herculanum, celles de Sybaris et de l'embouchure du Silaris, près Paestum, ont été diversement, mais toutes, fructueuses. La découverte du guerrier de Capestrano, les recherches relatives au peuplement de l'ancien sol italique, reliées à l'histoire universelle, ont révélé des aspects nouveaux de problèmes essentiels. M. U. Rellini, dans une étude *Il problema degli Italici*[2], a mis en œuvre ses découvertes récentes de Timmari, Pianello, du Monte Gargano. S'il subsiste, certes, bien des obscurités encore, bien des difficultés dans la question des *terramare*, — de leurs habitants, des rapports sociaux de ceux-ci, interprétés du

1. L. Curtius, *Mussolini e la Roma antica*, *Nuova Antologia*, 16 avril 1934. Sur le symbole du faisceau, A. M. Colini, *Il fascio littorio*, 1933, XVI + 261 p. in-8°, 19 pl. Le plus ancien exemplaire du faisceau a été trouvé en Étrurie (Vetulonia).

2. *Nuova Antologia*, 1933, p. 71 sqq. ; cf. déjà, *Monum. antichi*, 34, 1931, p. 129 sqq. ; et H. M. R. Leopold, *L'età del bronzo nell'Italia centrale e meridionale*, *Boll. Publ. Istr.*, 52, 1932, p. 22 sqq. ; O. Brendel, *Arch. Jahrb.*, 48, 1933, *Anz.*, col. 586 (*Picenum*).

point de vue de la vie publique et religieuse, — certains progrès importants ont été acquis depuis les découvertes de Gavello, d'Ancona, etc.[1].

C'est M. O. Brendel qui a donné cette fois, dans l'*Arch. Jahrbuch*, 48, 1933, *Anzeiger*, col. 566-656, la chronique annuelle, en allemand, sur les travaux exécutés en Italie. M. A. Schulten résume dans la même publication, col. 513-566, les recherches faites en Espagne, de 1928 à 1933. En Amérique, des exposés plus courts ont été consacrés à l'archéologie italienne, pour 1933, par A. W. Van Buren[2]. Le *Journal of Roman Studies* a, de son côté, informé diligemment les lecteurs d'Angleterre, surtout pour l'Italie et l'Angleterre même (ci-après)[3]. De bonnes chroniques ont paru en Belgique[4], donnant d'excellentes mises au point, par exemple, sur les travaux de Rome.

Pour l'Italie, M. F. Pellati a publié un nouvel « état actuel » des fouilles et des recherches archéologiques, accompagné d'une carte et d'un bref commentaire topographique[5]. M. Bartoli a résumé les travaux édilitaires[6]. Par ailleurs, l'initiative du Comte Galassi Paluzzi a fourni aux travailleurs un répertoire de publications concernant *Gli studi romani nel mondo*[7]. De M. P. Romanelli a paru un compte-rendu général des fouilles et découvertes relatives à l'Empire romain, recensement soigneux qui n'est pas limité à l'Italie[8]. M. S. Ferri a continué d'exposer en général, à travers diverses monographies, *Motivi ornementali nell'arte romana nel medio e basso Danubio*, *Arte romana sul Danubio*[9], *Arte romana sul Reno*[10], ses vues personnelles sur la part qui revient dans l'art latin respectivement à l'esthétique nationale et aux apports provinciaux ou étrangers. On a rappelé qu'il avait aussi traité, sous le titre : *Stadi novi e sviluppi della critica intorno alla questione dell'arte romana*[11], des vicissitudes de la méthode de la critique moderne appliquée à l'art latin antique ; j'ai rendu compte de ces aperçus[12]. M. S. Ferri a grand'raison de louer l'effort commencé en 1926 et 1928 aux congrès de Florence, pour l'étude historique de l'art étrusque.

Le Ministère de l'Éducation nationale[13] a commencé la publication d'un inventaire des objets d'art, tant modernes qu'antiques, conservés en Italie : le premier fascicule concerne la province de Bergamo (A. Pinetti) ; le second a trait à la Calabre ; on annonce les volumes de la province d'Aquila et de celle de Parme. Ont reparu en même temps les *Catalogi delle cose d'arte et d'antichità d'Italia*, commencés en 1911 avec les volumes de P. Tosca (*Aosta*), de

1. En général, cf. l'excellente étude de K. Lehmann-Hartleben, *s. v. Städtebau*, P. W., *R. E.*, 2024 sqq.
2. *A. J. A.*, 37, 1933, p. 497-508 ; 38, 1934, p. 477-490.
3. Ci-après, p. 166.
4. *Les études classiques*, II, 1933, p. 417-440 (F. de Ruyt).
5. *Mouseion*, 27-28, nos III-IV, 1934, p. 264 sqq.
6. *Atti Soc. italiana per il progresso delle scienze*, 1932, p. 4-11.
7. Cf. *C. R. A. I.*, 1934, p. 71.
8. *Bullett. comunale Roma, Museo*, LIX, 1931, p. 73-185, 2 pl., 23 fig.
9. *Bibl. della Rivista storica*, Milan, Popolo d'Italia, 1933, gr. in-8° de VI + 426 p., 594 fig. ; cf. F. Poulsen, *R. É. A.*, XXXVI, 1934, p. 236 sqq. (vive critique) ; R. Lantier, *Rev. archéol.*, 1935, I, p. 149 sqq.
10. 1934, 320 p., 221 figures.
11. Copitelli e Palazzotti, Rome, 1934, in-8°, 29 p.
12. Ch. Picard, *Rev. archéol.*, 1935, I, p. 150 sqq. (*Bulletin*, VI, 1933, p. 174).
13. Direction des Antiq. et des Beaux-Arts, librairie de l'État.

R. Papini (*Pisa*, I). Sont publiés, à la suite de cette reprise : de R. Papini, *Pisa*, II[1] ; *Zara* (C. Ucchelli) ; *Urbino* (L. Serra) ; *Fiesole* (O. H. Giglioli). Dans la série *Opera d'arte*, où parurent les études de P. Marconi sur l'*Éphèbe de Sélinonte*, d'A. Maiuri sur le « *Diomède* » *de Cumes*, de L. Ugolini sur l'*Agrippa de Butrinto*, sont en préparation diverses publications nouvelles : de R. Paribeni, concernant un buste de bronze du IVe siècle ; de C. Anti : *Tre esempi della plastica cirenaica*.

On doit à A. W. Van Buren la mise au point d'un guide « bibliographique » du Latium et de l'Étrurie du Sud, dont la troisième édition, revisée, a paru récemment[2] ; du même auteur, un nouveau *Guide d'études* à Pompéi et Herculanum, réédité aussi par l'Académie américaine de Rome en 1933[3]. Sur le Plan en relief de Rome antique, dressé et exposé par M. P. Bigot à l'Institut d'art et d'archéologie de la Sorbonne, à Paris, diverses études descriptives ont paru[4]. M. L. Curtius a bien mis en valeur l'esprit qui dirige les études d'iconographie romaine en Allemagne[5].

Sur les fouilles d'époque gallo-romaine, en France, outre le tardif *Bulletin de la Société française des Fouilles archéologiques*, VII[1], 1926-1932, et le *Bulletin archéologique du Comité des Travaux historiques*, paru en 1934[6], on consultera les synthèses périodiquement attendues[7]. Pour la carte archéologique de la Gaule romaine, dans la série *Forma orbis romani*, sous la direction de M. A. Blanchet, a paru le fascicule IV (Var, Ouest, et Bouches-du-Rhône, Est), d'après les recherches de P. Couissin, H. de Gérin-Ricard et F. Benoît[8].

Les répertoires du Musée gréco-romain d'Alexandrie se sont suivis heureusement : outre les fascicules du *Musée gréco-romain*[9], on aura maintenant à consulter l'*Annuario del Museo greco-romano*, dont la publication a débuté grâce aux soins de M. A. Adriani[10]. Le t. II[2] des *Monuments de l'Égypte romaine*, paru en 1934, sous la signature de M. E. Breccia[11], continue l'étude des terres-cuites du Musée d'Alexandrie ; figurines dites grecques et « gréco-égyptiennes », dont beaucoup datent de l'ère romaine impériale.

Les études concernant le portrait latin bénéficient toujours de l'attrait marqué du grand public : série documentaire où il est facile, autant qu'équitable, de faire briller l'originalité latine. Mme E. Strong[12] a réclamé avec autorité une

1. Cf. par ailleurs Nello Toscanelli, *Pisa nell'antichità*, Pisa, 1933, in-8°, 687 p., en 2 vol. (pour les territoires de Pise, Lucca, Luni, Volterra : les documents archéologiques sont étudiés dans le t. II). L'auteur exagère, semble-t-il, le rôle des artistes d'origine grecque à Volterra, où ils auraient, selon lui, sculpté... même les urnes funéraires (II, 571).

2. *A bibliographical guide to Latium and Southern Etruria*, 1933, 34 p. : 1re éd., 1916 ; 2e, 1925 (la bibliogr. de l'Inst. archéol. allemand s'arrête en 1925).

3. *A companion to the study of Pompeii and Herculanum*, 36 p. ; le *Companion to Pompeian studies*, que cette brochure remplace, était paru en 1927.

4. P. ex. : E. Niki, *Mouseion*, 25-26, 1934, p. 163 sqq., pl. 35-37.

5. *La storia del ritrato romano ;* dans *Gli studi romani nel mondo*, 1934, I, p. 79 sqq.

6. Pour les années 1930-1931 !

7. P. ex. : J. Toutain, *Rev. Synthèse*, déc. 1934, p. 195 sqq.

8. Carte, 1934. Le commentaire paraîtra à part.

9. E. Breccia, *Le Musée*, 1925-1931 ; 1931-1932, celui-ci paru en 1933. Le n° 29 du *Bullet. de la Soc. archéol.*, 1934, a paru (Alexandrie).

10. I, 1932-1933, paru en 1934.

11. Pour le plan suivi, cf. l'Introduction.

12. *Bollett. Studi Medit.*, III, n° 5, p. 10-11.

exposition consacrée spécialement au portrait romain, dont elle souhaite voir établir hors de contestation les origines italiques ; à son sens, une telle entreprise devrait mettre en œuvre, outre les sculptures, des peintures, des gemmes, des médailles, etc. On ne peut que s'associer à ce vœu. — M. R. Paribeni a publié, en 1934, un brillant opuscule intitulé *Il ritratto nell'arte antica*[1], introduction d'un album copieux, dont M. J. Carcopino a loué l'esprit critique et le goût délicat. — Un peu vite, au vrai, l'auteur passe... de l'Égypte et des masques des tombes de Mycènes aux bronzes d'Herculanum et de Cyrène, aux terres-cuites étrusques, aux urnes funéraires de Chiusi[2]. Après les portraits faits (comme en Égypte) pour être vus *sub specie divinitatis*, et qui révèlent une intention expressive proche de la magie, on arrive, brûlant l'étape grecque, aux *imagines majorum*, conservées dans les collections familiales des foyers indigènes. A travers toute la vie latine se conserve l'originalité italique, que font ressortir mieux encore, de temps en temps, les influences étrangères : celles, ainsi, par lesquelles a été déterminé le portrait d'Antinoüs, « charnu et vénéneux », si éloigné, nous dit-on, du génie propre de Rome. La dernière planche de l'ouvrage montre la mosaïque de l'évêque Eclesius (521-534), à San Vitale de Ravenne : extension instructive de ce beau recueil, établi, en général, « con cura amorosa », et où l'on serait peut-être seulement tenté de regretter un peu la réduction de la part faite à tout ce qui n'est pas italique. — M. Harry Fett, *Romere i Marmor*[3], dans un traité sommaire, en langue norvégienne, où l'on reconnaît l'influence des récentes études de M. L'Orange[4] et la marque d'idées chères à M. L. Curtius, — le premier chapitre est intitulé *Fysiognomi og historie*, — a obéi surtout, ce qui est louable, au souci de nous faire apprécier les lointains documents contenus dans les collections norvégiennes ; celles-ci ont, certes, leur attrait pour les historiens du portrait latin (cf. les *Phot. Einzelaufnahmen*, 1931). D'ailleurs, la documentation comporte de fréquents rappels d'œuvres célèbres, parfois récemment mises en valeur, comme le César d'Acireale. Après les effigies des empereurs, l'auteur examine l'iconographie féminine, et, sous le titre *Moderne Antikk* (p. 19 sqq.), tout ce qui a préparé en Italie le portrait contemporain. Le cul-de-lampe est le Camée d'Honorius et Maria (398) de la Collection R. de Rothschild, à Paris, avec une silhouette d'impératrice à chevelure curieusement archaïsante : la fille de Stilicon.

Sur les destinées du portrait latin à basse époque, M. V. Chapot a consigné, à propos des travaux de R. Delbrück, certaines observations générales[5]. D'autres études, de détail, seront signalées ci-après à leur place chronologique.

La question, à la fois sculpturale et architecturale, du sens et de l'origine de la décoration des arcs de triomphe semble, — après celle du portrait, — passionner le plus les amateurs d'art latin. Après les travaux de Rossini, Curtis, les exégèses de MM. P. Nilsson, E. Loewy, Fr. Oelmann, F. Noack, etc.[6], M. I. A.

1. 1934 (365 pl., 39 p. de texte), Fratelli Treve, in-4°.
2. Cf., parmi les chefs-d'œuvre, le jeune Étrusque de la coll. Casuccini, p. 15.
3. Collection *Kunst og Kulturs Serie*, Oslo, 1934 (Gyldendal Norsk Forlag).
4. *Studien z. Gesch. des spätant. Porträts*, Oslo, 1933 ; ces études ont été bien accueillies ; cf. Fr. von Bissing, *Phil. Woch.*, 1934, p. 348 sqq.
5. *Rev. Synthèse*, VII, 1934, p. 275 sqq.
6. Ch. Picard, *Man. archéol. grecque, La sculpture*, 1935, I : *Période archaïque*, p. 434, n. 2.

Richmond[1] a cherché à reconstituer les constructions qui auraient été annexées primitivement à ces arcs, jusqu'ici, dit-il, étudiés *trop isolément*. Sa conviction, qui ne s'accorde pas à celle de M. P. Nilsson, est qu'il s'agissait d'abord de *portes défensives* : point de vue apte à expliquer, selon l'auteur, les différences séparant les arcs antérieurs à Auguste. On trouvera d'autres recherches, accompagnées d'une abondante bibliographie, dans une étude d'Harold Petrikovitz, concernant aussi l'origine des arcs de triomphe latins[2]. M. C. C. Van Essen, examinant les problèmes de l'arc et de la voûte dans l'architecture italique[3], note que l'art italique, influencé par Rome, a adopté volontiers et assez communément la voûte et l'arc, tandis que les Grecs avaient le plus souvent repoussé à dessein cette méthode constructive, dont l'exemple leur venait pourtant des Mycéniens. M. Puig y Cadafalch[4] a cherché de son côté, — dans les constructions thermales, — un prototype romain aux voûtes *romanes* primitives. Sur le soi-disant Arc de Drusus, près de la porte S. Sebastiano à Rome, les observations de M. G. Rosi[5] paraissent décisives. Malgré son nom, l' « Arc » (?) n'aurait pas été élevé en l'honneur de Drusus Germanicus : on aurait consacré ce nom... à une des voûtes de l'aqueduc d'Antonin, plus décorée que ses voisines ; car l'arc vrai de Drusus a dû disparaître jusqu'aux fondations.

M. E. von Mercklin a publié la première étude exhaustive[6] sur les ornements de char de l'époque romaine impériale, qui ne sont pas, comme on pourrait le croire, produits d'une ornementation localisée provincialement. M. C. Van Essen a diligemment colligé les renseignements, extraits des textes, qui lui paraissent éclairer l'histoire des débuts de l'art latin, montrant l'importance des indications qu'ils apportent[7].

I. *Les origines.* — *La sculpture étrusque.* — Après la découverte des deux statues préhistoriques de Lagundo en Histrie (*Bulletin*, VI, 1933, p. 177), l'apparition si étrange du guerrier de Caspestrano, dans les Abruzzes, excite à nouveau l'intérêt, cette année, sur le mystère de la plus vieille sculpture italique, encore si mal connue. Les premières photographies[8], au témoignage de M. G. Moretti, qui doit publier le document *restauré*, ne donneraient encore qu'une idée insuffisante de l'intérêt de la découverte pour l'histoire de la sculpture à la fin du premier âge de fer. Trouvé dans une Nécropole de la province d'Aquila, le guerrier de Capestrano, taillé dans le calcaire du Gran Sasso, a le chef sommé d'un casque-bouclier large et plat, la poitrine et le dos protégés

1. *J. R. S.*, XXIII, 1933, p. 149-174, 5 pl., 11 fig. (M. P. N. reviendra sur le débat).
2. *Österr. Jahresh.*, XXVIII, 1933, p. 187-196.
3. *B. ant. Besch.*, déc. 1932, p. 3-12.
4. *C. R. A. I.*, 1933, p. 38-42.
5. *Bullett. comun. Roma*, LX, 1932, p. 157-175, 5 pl., 13 fig.
6. *Arch. Jahrb.*, 48, 1935, p. 84-176. Sur les ornements des chars *thraces*, cf., en dernier lieu, G. Seure, *B. C. H.*, 49, 1925, p. 347 sqq.
7. *J. R. S.*, XXIV, 1934, p. 154-162. Certaines indications appellent des réserves. Continuer à croire (selon W. Klein) le Cratère Borghèse contemporain de Lucullus (!), devient impossible après les fouilles de Madhia ; cf. G. E. Rizzo, *Base d'Auguste*, 1933.
8. P. ex. : *Illustrated London News*, 12 janv. 1935 ; surtout *ibid.*, 9 févr. 1935 (p. 222-223) ; *Beaux-Arts*, 8 févr. 1935 ; *L'Illustration*, 13 févr. 1935, p. 237. Cf. *Débats*, 19 nov. 1934, 3 mars 1935 (M. Pernot) ; Fr. Cumont, *C. R. A. I.*, 1er févr. 1935 ; R. Lantier, *Rev. archéol.*, 1935, I, p. 128 ; M. Louis, *Beaux-Arts*, 31 mai 1935.

par de petits disques métalliques ; il tient en mains une courte épée et une hache. On l'a transporté au Musée des Thermes à Rome[1]. Sur chacun des deux étais qui, partant de la base, viennent soutenir les coudes, il y a la représentation d'une lance ; de plus, à droite, monte le long de l'appui une inscription en caractères italiotes. Pour la stèle du guerrier d'Hachmpa, cf. ci-après.

Publiant le *Templum Apollinis Alaci* de la Punta Alice, près Crimisa[2], M. P. Orsi a mis en lumière l'intérêt des menus ex-voto *italiques* qui y ont été recueillis : on notera, pl. XI, un Apollon à l'arc, en bronze, assez barbare, que M. P. Orsi ferait descendre, pour la date, jusqu'aux derniers lustres du v^e^ siècle ; il y voit le produit d'un art *mixte* : art du Bruttium et de la Lucanie, encore peu connu, gréco-italiote. Or, M^lle^ Marg. Guarducci avait fait connaître déjà de son côté, il y a peu, une série de petits bronzes italiotes et étrusques, trouvés sur l'Apennin, dans la province de Bologne[3]. On pourra désormais comparer ces diverses productions, entre elles, et avec les terres-cuites de Civitalba, signalées à l'attention en 1927 par Laurinsich, ou avec les bronzes votifs italiques de la Villa Giulia, étudiés en 1920 par G. Bendinelli.

La synthèse de L. Ugolini, *Malta, origini della civiltà mediterranea*[4], 1934, remonte jusqu'à la période néolithique, et on y trouvera ainsi, outre de belles vues et d'excellents plans des temples à *cellae* elliptiques, divers documents de sculpture attribuables aux origines : une stéatopyge de calcaire, nue, assise (fig. 23, p. 50, et pl. III) ; une autre, haut. 0^m^39 (fig. 26), de même matière, debout ; plus récente semble la statuette vêtue et assise, fig. 25. La « Vénus de Malte » (fig. 27-29 ; cf. *Dedalo*, XI, 1931, p. 1281) fait le geste qui sera celui de l'Aphrodite de Cnide, son adiposité la classant avec les précédentes idoles. Pl. XI, et fig. 30, est présentée la célèbre « Dormeuse de Malte » (rite préhellénique?). Le décor en spirale des stèles (pl. IV) rappelle l'ornementation mycénienne : une curieuse tête de terre-cuite, d'un type évolué, a été reproduite, pl. VI, à la p. 126. M. L. Ugolini n'annonce pas moins de cinq volumes, — à paraître, — sur Malte : on s'y instruira en détail sur les temples néolithiques de Tarscien, les autres lieux-saints néolithiques de l'Archipel maltais, sur l' « Hypogée », sur les monuments mégalithiques, les temples, nécropoles et ex-voto de l'époque chalcolithique.

En Sardaigne, des travaux paysans exécutés dans la région d'Orgosolo (Nuoro) ont fait découvrir un nouveau dépôt votif de bronzes pré-italiques (nouraghiques)[5]. Il y avait là des tombes et des *favissae*, révélant un culte de haut lieu, à ciel ouvert[6] ; du sanctuaire de la cime (restes sacrificiels) avaient glissé maints ex-voto, retrouvés sur les pentes. Parmi ces offrandes, des barques terminées en têtes de taureaux (deux reproduites).

Montrant l'intérêt justifié qu'on attache en Pologne aux enquêtes d'étrus-

1. Haut. 1^m^90, casque compris. La taille est fine, le guerrier paraît nu sous un corselet ; pas d'indication de sexe. Au cou un collier, au bras droit un bracelet, deux au bras gauche.
2. *Atti Società Magna Grecia*, 1932, paru en 1933, p. 1-182.
3. *Rendiconti Acc. Lincei*, 1926 : *Intorno ad una serie di bronzetti*, etc.
4. Libr. d. Stato, 314 p. Le titre dénonce un point de vue trop *isolé*.
5. A. Taramelli, *Not. Scav.*, 1932, p. 528-536.
6. Les monnaies attestent qu'il a duré jusqu'au temps de Constantin.

cologie, M. E. Bulanda a publié cette année, sous le titre *Etrurja i Etruskowie*[1], un manuel d'études sur le peuple tyrrhénien et sa civilisation originale : complément fort utile, à sa date, des récents traités de P. Ducati, de Giglioli, *Arte etrusca*, 1927 ; *Etruria antica*, 1927. La première partie du livre concerne la civilisation, des origines à la conquête romaine ; viennent ensuite la géographie et l'histoire, la vie privée, les cultes (l'auteur n'a connu ni toutes les recherches de C. C. Van Essen — cf. pourtant p. 169, n. 1 — ni celles, récentes, de De Ruyt, ci-après) ; enfin est abordée la question linguistique. L'art étrusque fait l'objet de la seconde partie : architecture, peinture, *sculpture*[2], arts mineurs. Ce répertoire, soigneux, rendra des services. Que n'est-il écrit en latin !

M. Fr. De Ruyt a limité son effort à l'étude iconographique de *Charun, démon étrusque de la mort*[3]. Cette monographie, très bien conduite, remet au point les travaux de S. Rocco et de O. Waser, publiés presque en même temps, en 1897 : elle remplace par une documentation plus directe et scientifique les *dessins* exécutés alors d'après d'infidèles recueils, ou les enseignements tirés surtout de Dennis ; elle ajoute tout le bénéfice des recherches et découvertes postérieures à 1897, dont l'introduction signale justement (p. 3) le nombre et l'importance. Après un catalogue descriptif et méthodique des représentations de Charun, — représentations certaines, puis douteuses, puis comptées par erreur, — l'auteur aborde en une seconde partie, synthétique, le type et le mythe de Charun, recherchant les origines orientales et l'évolution, les syncrétismes, etc. Au total, nous avons là une vivante reconstitution, qui pourrait être donnée en modèle pour d'autres monographies sur l'enfer étrusque ; c'est là, comme on sait, la partie du monde divin des Tyrrhéniens qui nous est restée la plus accessible. Les brillantes études d'*Ulisse* seront signalées dans le plus prochain Bulletin.

Les collections étrusques d'Harvard ont été soigneusement inventoriées[4]. Pour une nouvelle urne de Volterra entrée au British Museum, cf. ci-après.

Les recherches de l'archéologie militante n'ont pas été moins fructueuses que dans les précédentes années : pour la période la plus archaïque, la stèle du guerrier d'Hachmpa, au Musée de Viterbe[5], a bénéficié d'une plus directe enquête, qui la ferait dater de la fin du VII^e^ siècle. Son dessin au trait, sur un des plus anciens monuments figurés qu'ait restitués le sol de l'Étrurie, appelle la comparaison avec la célèbre stèle de Kaminia, à Lemnos, décorée aussi en graffite. La dissertation d'Hertha Sauer, *Die archaïschen etruskischen Terrakottasarkophage aus Caere*[6], donne, pour la plus instructive classe des documents funéraires archaïques, un répertoire exhaustif, avec d'utiles précisions chrono-

1. Lwow, 1934, in-8°, 471 p. (en polonais) : à la fin, une carte de l'Étrurie centrale, une autre d'Asie Mineure ; 217 fig. (médiocres) dans le texte ; en tête, une abondante bibliographie. Cf. aussi Bartholomeo Nogara, *Gli Etruschi e la loro civiltà*, Milano, 1933, in-8°, 478 p., 230 ill. (initiation étruscologique).

2. L'auteur compte comme étrusque l'Athéna d'Arezzo, p. 343, fig. 170.

3. *Études... Inst. hist. belge de Rome*, I, 1934, 305 p. ; 58 fig. excellentes, en hors texte, et un *schéma*, p. 168.

4. D. Barret Tanner, *Fogg art Mus.*, III, 1933, p. 12-17, 6 fig.

5. A. Gargano, *Historia*, 1933, p. 65-70 (2 fig.).

6. Leipzig-Rendsburg, 1930.

logiques. Il y a, certes, plus de considérations subjectives dans les *Remarques* de M. G. Kaschnitz-Weinberg, concernant la « structure de la plastique italique primitive[1] ». Pour le portrait étrusque, les plus importantes enquêtes générales sont, — outre les précédentes de Doro Levi, déjà signalées (*Bull.*, VI, 1933, p. 170-180), — celles qu'il a consacrées à nouveau à la *Tomba della Pellegrina* du Poggio Renzo de Chiusi, découverte en 1928 (cf. *Bull.*, VI, 1933, p. 180), et qui ont paru dans la *Rivista del R. Istituto d'archeologia e Storia dell'arte*[2] ; la publication porte en sous-titre : « Études sur la sculpture étrusque de l'époque hellénistique[3] ». La Tomba della Pellegrina, qui n'est pas décorée de peintures comme la *Tomba della Scimmia* voisine, apparaît du moins comme bon témoin du passage du type de l'ancienne sépulture « à chambre » au caveau funéraire garni de niches, usuel à partir du milieu du IIIe siècle av. J.-C. L'examen des reliefs des dix-sept urnes conservées, puis des portraits en ronde bosse allongés sur les couvercles, — représentant quatre générations de la famille Sentinate : notamment ceux de Larth Sentinate Caesa, de Vel Saties, d'Aule Seiante Larthal, etc., — permet d'esquisser, avec une netteté nouvelle, (et en distinguant trois écoles, Volterra, Chiusi, Pérouse), l'histoire de l'art sculptural étrusque, épris de réalisme, dans la période du IIIe siècle à la fin du IIe. Une tête en calcaire de Bolsena, au Musée Barracco (Rome), une autre en trachyte d'Orvieto, de la même collection, diverses effigies funéraires de Volterra (Mus. Guarnacci), de Chiusi (Venza Rusina, tomba delle Tassinaie, etc.), de Florence (Tomba delle Barcacce, urne de Thana Seianti), avec le très beau portrait de Chiusi même (sarcophage de Laris Sentinate Larena), etc., sont les *témoins* les plus instructifs, allégués au passage, d'une évolution complexe qui explique aussi l'*Arringatore* de Florence.

Les recherches sur le terrain, en pays étrusque, nous ont renseigné non seulement sur les tombes[4], mais sur les cités et les temples. Les ruines de Misa[5] sont celles d'une cité fondée au VIe siècle et qui a été détruite par les Gaulois. On en connaît aussi désormais la nécropole, d'où proviennent des céramiques et des sculptures. A Orvieto, les fouilles conduites au temple étrusque du Belvédère[6] ont fait découvrir nombre de terres-cuites décoratives, *antepagmenta* et antéfixes ; en outre, les objets d'une *favissa*, — céramique, bronzes, etc., — parmi lesquels on remarque une Ménade dansant aux castagnettes, sur une petite base

1. *Bemerkungen*, *Studi Etruschi*, VII, 1933, p. 135-195, pl. XI-XIV.

2. IV, 1932-1933, p. 8-60 ; et p. 101-144 ; 5 pl., 66 fig.

3. Pour les Couroi et Corés d'une *favissa* de Fiesole (cf. ci-après), certaines dates sont contestées ; celles qu'a données P. Mingazzini entre 480 et 460 paraissent discutables à O. Brendel, *Arch. Jahrb.*, 48, 1933, p. 579. La tête à la *stéphané* (terre-cuite : *Not. scav.*, 1932, p. 469, nº 36, fig. 37-38) paraît devoir être rabaissée dans le temps par comparaison avec un document similaire de Falterona, *Röm. Mitt.*, 43, 1928, pl. 19 b.

4. Pour la tête de sphinx funéraire de Bieda (Étrurie centrale), coiffée d'une perruque « étagée », — travail local de la première moitié du VIe siècle avec des traces géométriques, — cf. A. Gargana, *Not. scav.*, 1932, p. 485 sqq. ; O. Brendel, *Arch. Jahrb.*, 48, 1933, *Anz.*, col. 585 : sur le développement architectural de la sépulture étrusque, et particulièrement de la *tombe à chambre*, cf. Ackerström, *Studien über die etruskischen Gräber*, 1934, in-4°, 210 p., 18 pl., 25 fig. dans le texte (un compte-rendu dans les *Studi etruschi*, VIII, 1934).

5. *Art and archaeol.*, 1933.

6. A. Minto, *Not. Scav.*, 1934, p. 67 sqq. ; cf. déjà L. Pernier, *ibid.*, 1925, p. 133 sqq. ; 1929, p. 223 sqq. ; *Dédalo*, 1925-1926, p. 137 sqq.

(fig. 9, a-b). La figurine était peut-être au sommet d'un lampadaire, ou d'un cottabe, et évoque la Ménade aux crotales de la *cylix* de Scythès (Antiq. Berlin). Les terrassements faits à Vigna Grande[1] pour la caserne d'aviation ont mis au jour une tête de femme en argile, provenant d'une statue de fronton, avec d'autres terres-cuites, d'un dépôt votif. — A Castelfocognano, deux têtes de terre-cuite ont été recueillies sur le site d'un ancien temple d'Athéna, semble-t-il[2]. A Fiesole, dans l'ex-propriété Marchi, on a rencontré les objets de la *favissa* d'un *temple* voisin (plutôt qu'*auguraculum* : *sic*, Mingazzini) orienté *N. S.*, qui semble avoir été incendié vers le IVe siècle (?) ; il était consacré sans doute aux divinités chthoniennes. Parmi les objets recueillis, les statuettes votives de bronze de *Couroi* nus et de Corés vêtues, produits d'art local, dominent en nombre[3]. Plusieurs Couroi tiennent à droite une grenade, *et prient*, la *main étendue*, avec la paume tournée vers la terre (cf. une statuette *de Sparte* ; Ch. Picard, *Man. sc. gr.*, 1935, p. 459, fig. 134) ; de même, les Corés, coiffées du *tutulus*, et dont certaines portent, à leurs dextres, des grenades ou la fleur de lotus. Le Museo Civico de Chiusi a acquis un beau masque de Silène, antéfixe de terre-cuite d'un temple de la seconde moitié du Ve siècle[4].

A Chiusi même, sur la place de la Cathédrale, où l'on a voulu reconnaître depuis le XVIIIe siècle le site du « Labyrinthe de Porsenna » (Pline, *N. hist.*, 36, 19, 4), des fouilles ont révélé un nouvel Hypogée étrusque[5], dont on peut placer la construction au milieu du IIe siècle av. J.-C. ; jadis transformé en citerne, semble-t-il, il n'a livré que quelques objets : en bronze, os, terre-cuite, etc. La tombe de Pitigliano (Contrada Pantalla) était plus riche en objets de terre-cuite et de bronze[6] ; de même, en bronze, la tombe de Bucena (Poppi)[7]. M. A. Minto a signalé la tombe à chambre de Castiglion del Lago (région Castellaro[8]), qui contenait, avec un sarcophage, deux urnes rectangulaires à couvercle et à quatre pieds, décorées, l'une, de rosaces entre des éléments végétaux spiraliformes (cf. Körte, *Rilievi urne etrusche*, IV, pl. CLVI, 3) ; l'autre, sur la face antérieure, d'un relief rappelant l'urne Frullani de Chiusi (Körte, *l. l.*, IV, pl. 33, 10) : avec un démon marin du type de Scylla, mais mâle[9], tenant l'aplustre et un aviron. Sur les spires de la queue du monstre est assise une femme nue (Vénus?), tenant ses cheveux écartés et secondée dans sa toilette par un Amour qui lui présente un double miroir.

Prenant texte de l'étude récemment consacrée par F. N. Pryce (*B. Mus.*, VII, 1933, p. 124-125, et *J. H. S.*, LIII, 1933, p. 114 sqq. ; cf. *Bullet.*, VI, 1933, p. 181) à l'urne de Volterra (200 env. av. J.-C.) entrée au British Museum

1. *Not. Scav.*, 1934, p. 89 sqq.
2. D. Diringer, *Not. Scav.*, 1932, p. 439 : IVe siècle av. J.-C.? (Mus. Arezzo).
3. P. Mingazzini, *Not. Scav.*, 1932, p. 442-418, 51 fig. ; cf. O. Brendel, *Arch. Jahrb.*, 48, 1933, *Anz.*, col. 578-579.
4. Doro Levi, *Not. Scav.*, 1933, p. 42-44, 2 fig.
5. Doro Levi, *ibid.*, 1933, p. 3-38, 15 fig. — Cf. p. 43 sqq., sur une tête de Silène, antéfixe de terre-cuite (Chiusi) : O. Brendel, *l. l.*, col. 581.
6. E. Baldini, *Not. Scav.*, 1932, p. 484, 2 fig. ; *ibid.*, 1933, p. 160-163, tombe à chambre.
7. D. Diringer, *Not. Scav.*, 1932, p. 440-441 ; O. Brendel, *l. l.*, col. 579.
8. *Not. Scav.*, 1934, p. 59-64.
9. Cf. le cratère à volute de Naples, J. D. Beazley, *J. H. S.*, 47, 1927, p. 229, fig. 5 ; L. Curtius, *Röm. Mitt.*, 1934 : *Summanus* (cf. le prochain *Bulletin*).

depuis peu, et décorée du motif dit des Galates à Delphes (?), M. Mario Segre est revenu, en général, sur les urnes étrusques avec figurations de Galates pillards[1] ; il fait état des observations présentées *R. É. G.*, 1931, 329 ; *B. C. H.*, LVI, 1932, p. 514 sqq. — Il ne croit pas que le dieu *barbu* de certaines urnes (Pérouse, cf. p. 139, fig. 1, Chiusi)[2] soit Apollon, mais plutôt Zeus Sôter : les événements se rapporteraient au pillage de 277 /6 *au Didymeion de Milet*, où Léto, les Létoïdes et Zeus étaient associés dans le culte (p. 141). (On ne trouve, au vrai, pas d'attestation d'épiphanie milésienne en ces circonstances, et le groupement Zeus-Létoïdes se rencontrait aussi à Éphèse-Claros[3]).

Veii a fourni quelques sculptures d'époque romaine : une statuette archaïsante, un torse d'Artémis chasseresse et un sarcophage chrétien[4].

A Arezzo, dans la région de l'église San Lorenzo[5], se sont rencontrées de petites figurines de bronze, d'un laraire domestique de villa romaine (cf. fig. 4, p. 51) : deux Lares imberbes (fig. 6, a-b) sur une petite base de bronze adhérente ; deux figures de danseuses (ou coureuses) à *chitoniskos*, tout à fait identiques (fig. 7-8, a-b), images de l'Artémis Dromaia, ou *Saltantes Lacaenae* (Pline, *N. hist.*, 34, 92) ; un Mercure, avec la *pœnula ;* et, de plus grande taille, un Zeus, une figure féminine apportant une offrande, un *pontifex romanus*, etc. (fig. 10, a-b-c). — A Anguillara Sabazia a été signalé[6] un petit autel de péperin, avec dédicace à Héraclès d'un affranchi des Munatii Planci : il est décoré simplement sur la face principale de la massue du héros et du *skyphos* enguirlandé, sur les autres côtés d'un bucrâne : travail d'art populaire, dont on croit pouvoir rapprocher, pour la fin de la République et le début de l'Empire, le décor de l'arc de Suse (Studniczka, *Arch. Jahrb.*, XVIII, 1903, p. 1 sqq.). A l'Arc d'Auguste, à Pérouse, et aux portes de la cité étrusque, M. P. J. Riis a consacré une étude des *Acta Archaeologica*[7]. A propos de la Porta Marzia[8], — décorée en haut, dans l'axe, de la figure d'un Zeus, qu'encadrent les deux Dioscures, puis leurs chevaux, — il évoque d'autres figures étrusques, des urnes de Volterra, le sarcophage de Larthia Seianti, etc.

Dans les *Studi etruschi*[9], M. E. Loewy vient de reprendre la question de la Louve capitoline, mise en cause, comme l'on sait, par M. L. Curtius aussi, à l'occasion de ses récentes études sur l'iconographie de M. Vipsanius Agrippa (*Röm. Mitt.*, XLVIII, 1933, p. 192 sqq.)[10]. Après avoir exposé les opinions contradictoires, — et notamment la thèse « étrusque » de A. Della Seta et Q. Ciglioli, op-

1. *Studi etruschi*, VIII, 1934, p. 137-142, pl. XXXV.

2. Doro Levi, *Not. Scav.*, 1931, p. 495 sqq. ; *Riv. Ist. arch.*, IV, 1932-1933, p. 14, fig. 8, et p. 38 sqq.

3. Ce qui permet de maintenir les conclusions de *B. C. H.*, LVI, 1932, p. 514 sqq.

4. O. Brendel, *l. l.*, col. 586.

5. A. Minto, *Not. Scav.*, 1934, p. 47 sqq. C'est de ce site que provient l'Athéna de bronze d'Arezzo, Musée de Florence, salle 14 : ci-dessus, p. 143, n. 2.

6. M. Pallottino, *Not. Scav.*, 1934, p. 146-149.

7. V, 1934, 1-2, p. 65 sqq.

8. Date : 100 av. J.-C., ou un peu avant. I. A. Richmond (*J. R. S.*, XXIII, 1933, p. 161) proposait de descendre jusqu'à l'ère syllanienne. Les murailles seraient antérieures aux façades monumentales des portes.

9. VIII, 1934, p. 77-106, pl. XXVII.

10. Décor de cuirasse, la louve, redoutable et nourricière, ne serait pas seulement le symbole de la puissance romaine, mais l'image de l'origine divine de Rome.

posée à la thèse gréco-archaïque de M. J. Carcopino, — M. E. Loewy conclut avec éclectisme : même les statues *habent sua fata*. Faite d'éléments *hétérogènes*, la Louve du Capitole n'en est pas moins, dit-il, d'une vivante unité ; elle n'est totalement, ni grecque, ni étrusque ou italique, mais bien plus *romaine*, en tant « qu'éminemment romaine a été la *virtù* qui a su unifier et assimiler tant d'éléments divers ». — « Si elle n'était pas d'abord capitoline, ajoute-t-il, elle l'est devenue, et elle symbolisa par son double office le palladium de la latinité[1]. »

A propos d'un miroir étrusque inédit de Vienne, M. R. Noll[2] examine un groupe de ces documents à décor gravé, du IVe siècle, comportant trois personnages. Un miroir en bronze (Zeus entouré d'Hermès et d'Apollon), — d'une tombe de Civita Castellana? — est entré au Musée de Genève[3] ; il se rattache, semble-t-il, aux séries de la seconde moitié du IVe siècle ; mais son authenticité n'est pas certaine, car il reproduit trait pour trait un miroir d'argent de Florence, et il est identique aussi à un autre, de bronze, conservé au Musée d'Athènes. Quelques bronzes décoratifs étrusques, à décor formé de figurines d'hommes et d'animaux, ont retenu l'attention de M. P. Marconi[4]. De la grande tombe à chambre trouvée près de Porcareccia, à Populonia, et dont le contenu a été inventorié récemment par A. Minto[5], provient un anneau d'or qui montre Héraclès en lutte avec un Génie de la mer, génie à trois corps, — comme sur le fronton Ouest de l'Hécatompédon à l'Acropole ; mais les corps sont ici, par une curieuse étrangeté, *féminins*...

Du Nord au Sud de l'Italie, des origines à la période d'unification latine, hors même du domaine étrusque[6], les fouilles en cours nous ont préparé cette année de précieux appoints historiques. M. G. Brusin a résumé les résultats de quatre années de recherches de l'Association nationale à Aquileia[7]. Pour les controverses sur la question de la ville de Laurente, les pages de G. Bendz, dans les *Opuscula archaeologica*[8], n'apportent sans doute rien qui force à renoncer à de séduisantes hypothèses, plus facilement contredites que remplacées. L'auteur marque du moins, justement, le secours que pourrait, éventuellement, apporter la recherche archéologique directe[9].

Les problèmes soulevés par le Marsyas de bronze découvert à Pæstum, et

1. Selon E. Petersen, la Louve aurait été dédiée à la citadelle après l'expulsion des rois ; j'ai signalé le cippe du Musée de Palmyre, dont la publication serait bienvenue : les Jumeaux y figurent avec la Louve, près du figuier ruminal ; *Bull.*, VI, 1933, p. 188-189.

2. *Oesterr. Jahresh.*, XXVII, 1932, p. 153-167, 1 pl., 7 fig.

3. *Genava*, XI, 1933, p. 49-50, 2 fig.

4. *Dedalo*, 1933, p. 261-281, 22 fig.

5. *Mon. antichi*, 34, 1931, p. 289 sqq. La masse des trouvailles est de style corinthien orientalisant, mais avec des passages à une décoration plus ionienne.

6. Signalons la publication des *Indici* pour les *Studi etruschi*, I-IV, en 1932 : par Mlle L. Banti, et par M. Pallottino, N. Nieri Calamari.

7. *Gli scavi di A.*, 1934, in-4°, 250 p., 147 pl. ; cf. A. Grenier, *R. É. A.*, XXXVII, 1935, p. 101 sqq. ; R. Lantier, *Rev. archéol.*, 1935, I, p. 151-152.

8. I, 1, 1934, public. de l'École suédoise de Rome, p. 47-63.

9. D'Aquileja provient la plaque de marbre (d'un arc), qui représente une scène de labour et a été précédemment signalée (*Sulcus primigenius*, symbole de la fondation d'Aquilée). M. J. Carcopino voit dans la présence d'un seul laboureur la preuve de l'alternance triumvirale : *Bull. Antiquaires*, 1933, p. 184-186.

son rapport avec le célèbre symbole du Forum romain, sont trop obscurs encore pour pouvoir être utilement abordés ici[1].

II. *La sculpture latine jusqu'à l'ère d'Auguste.* — S'il n'y a pas cette année à signaler d'exposé général concernant la plastique, — hormis ce qui a été mentionné plus haut, — du moins, de nombreux traités historiques constituent des mises au point synthétiques, intéressant l'histoire de la civilisation, en Italie, et les arts. La deuxième édition de la *Storia dell'Italia antica e della Sicilia per l'età anteriore al dominio romano*, publiée par E. Païs en 1933[2], devient indispensable pour l'histoire de la Grande-Grèce comme de la civilisation étrusque ; le ch. XIII a été spécialement consacré aux arts en Grande-Grèce. Le livre IV synthétise le développement des races italiques pendant la suprématie des Étrusques. Le X^e^ t. de la *Cambridge Ancient History*[3] conduit le lecteur de la mort de César à l'avènement de Vespasien. Le IV^e^ volume de planches, préparé cette fois encore par C. T. Seltman[4], assemble l'illustration relative aux t. IX et X. Il traite ainsi spécialement de l'art italique avant l'Empire et sous la dynastie julio-claudienne ; utile recueil qui fait bien apparaître les préparations et les influences reçues d'abord : de la Grande-Grèce, par le Sud, de l'Étrurie, par le Nord. On voit aussi se dégager l'originalité latine, qui dans le domaine de l'architecture, par exemple, s'affirmera si remarquablement[5]. Les civilisations des Celtes et des Parthes ne sont pas oubliées, encore qu'elles n'obtiennent que trop peu de place. L'étude de M. Marco Attilio Levi, *Ottaviano capoparte*[6], est réservée plus étroitement à la dernière phase des guerres civiles, depuis l'assassinat de César jusqu'à l'ascension d'Octavien vers l'Empire. Les aventures politiques de Cicéron ont fait l'objet du livre de M. Maffii[7], qui comporte en introduction une utile chronique résumée des événements politiques romains, entre 78 et 43 av. J.-C. C'est Auguste, paré désormais de traits... fort modernes, qui aurait été le vrai réalisateur de la république idéale de l'orateur adversaire de Catilina, doctrinaire aujourd'hui trop méconnu.

En Italie même, dans la période de préparation où l'art reste dominé par des influences étrangères — avant la « synthèse italienne », — les découvertes de Minturnes, de Palestrina, illustrent la manière dont se sont opérés les échanges éducateurs. Aux confins du Latium et de la Campanie, Minturnes a continué à livrer les secrets oubliés de ses ruines[8], depuis que les fouilles de la période de

1. *Arch. Jahrb.*, 48, 1933, *Anz.*, col. 639-642 (photos).

2. 2 vol., XX + 989 p., 588 fig., 11 pl. Un appendice, de P. Orsi : *I Siculi e l'indagine archeologica.*

3. *The Augustean Empire* (44 B. C.-A. D. 70), par S. A. Cook, F. E. Adcock, M. P. Charlesworth, 1934, XXXII + 1,058 p.

4. *IV^e^ vol. of Plates*, 1934 : 210 p. = 105 pl. commentées.

5. Cf. les récentes études de G. Sæflund sur *Le Mura di Roma republicana*, 1932, dans les *Acta Inst. romani Sueciae*, 1932, XV + 276 p. in-4°, 28 pl. (*contra*, G. Lugli, *Le mura di Servio Tullio, Historia*, VII, 1933, p. 4-45). En général, les études de G. Cozzo, *Ingegneria romana*, 1928, apportent des observations instructives : 320 p., 227 fig.

6. Firenze, s. d. [1933], 2 vol. in-8° : I, 264 p. ; II, 277 p. ; cf. A. Piganiol, *R. É. A.*, XXXVII, 1935, p. 94 sqq.

7. *Cicerone e il suo dramma politico*, 1933, in-8°, 444 p.

8. Cf. G. Calza, *Via d'Italia*, 1933, p. 692-698 (8 fig.) ; D. A. C., *Bullett. Studi Mediterranei*, IV, n^os^ 1-2, p. 6-10 (5 fig.) ; J. Johnson, *ibid.*, IV, 1-2, p. 13-16 (20 fig.) ; L. Crema, *ibid.*, IV,

1815 y avaient révélé les premières sculptures intéressantes. A Palestrina (Prænestе)[1], diverses tombes ont été trouvées, datées par leur contenu de la fin du IIIe siècle avant notre ère, ou des débuts du IIe ; on y a recueilli, outre des vases et des monnaies, des bas-reliefs sur os. Un miroir de bronze à décor gravé représente le combat de Bellérophon sur Pégase contre la Chimère ; à signaler surtout une nouvelle *ciste* en bronze, du type prénestin connu, avec une figuration de la Gigantomachie. L'anse du couvercle est formée de figurines bachiques (Satyre et Ménade). On a découvert aussi, en mars 1933, des portraits d'époque républicaine[2] : l'un (pl. III, à dr.) à visage glabre et front ridé, œuvre provinciale des premières décades du Ier siècle av. J.-C. ; l'autre (pl. III, à g.) plus récent, comme l'indique la coiffure — du type julio-claudien postérieur — rabattue sur le front (cf. ci-après : période trajane). Mme L. Morpurgo[3] voit une œuvre hellénistico-romaine dans une statuette de jeune épouse récemment entrée au Musée des Thermes : le portrait serait des derniers temps de la République. Mlle Luisa Banti[4] a signalé, — parmi d'autres sculptures romaines trouvées pendant la dernière décade dans la région de Florence, — une Artémis Phosphoros, en chasseresse à *chiton* court et à *endromides ;* elle est représentée curieusement *assise*, d'après un modèle sans doute ancien. Le bras gauche devait tenir jadis un flambeau. — Au sujet des types de monnaies italiques du temps de la République que la *Cambridge Ancient History*, pl. IV, met en valeur (cf. ci-dessus), on se reportera aux études de M. P. Le Gentilhomme[5], relatives aux *quadrigati nummi* : l'auteur cherche l'origine des symboles janiformes jusque dans l'art gréco-oriental ; il relève, à ce sujet, qu'Auguste aurait fait venir d'Égypte un hermès bicéphale, prétendue statue de Janus (Pline, *N. hist.*, 36, 28).

Les travaux du Largo Argentina ont amené la découverte des fragments d'une énorme statue assise, acrolithe, — de Juno Regina[6]? — tête (haute de 1m46 avec le cou), bras, pieds — : celle, semble-t-il, dont l'image nous a été conservée sur une médaille de Trebonius Gallus (251-254), dans le cadre même du *temple rond* qui l'abritait. Il semblerait ainsi que la *tholos* retrouvée eût été celle qu'éleva en 179 le consul Lepidus ; elle aurait été ensuite reconstruite ou restaurée à l'époque de Sylla. Le travail de la tête colossale semble, au vrai, d'époque impériale (cf. *Bullet.*, VI, 1933, p. 183, pour les recherches antérieures de M. B. Wijkström, *Corolla archaelogica*, 1932, p. 17 sqq. : sur le temple

1-2 (50 fig.), a décrit les sculptures de Minturnes, au Musée de Zagabria, qui proviennent des fouilles du XIXe siècle, entreprises par le comte Laval Nugent von Westmeath, au moment de l'occupation des Deux-Siciles par François Ier d'Autriche, en 1815.

1. Gabriella Battaglia, *Not. Scav.*, 1933, p. 182-191, 1 pl. (9 fig.).

2. G. Jacopi, *Not. Scav.*, 1934, p. 104-106, pl. III ; Mus. nat. Rome, 114759, 114758 (pl. III à g.).

3. *Bollett. d'arte*, XXVII, 1933, p. 184-188 (3 fig.).

4. *Not. Scav.*, 1932, p. 426 sqq.

5. *Rev. numism.*, 1934, p. 1-36, pl. I-III (p. 8 sqq.).

6. G. Marchetti-Longhi, *Bollett. Studi Medit.*, III, 1933, n° 6, p. 14-16, 3 fig. = *Cambridge History*, plates, n° 96, B, où il n'est pas pris parti. — Sur le Largo Argentina et ses temples, cf. aussi G. Marchetti-Longhi, *Bullett. comunale Roma*, LX, 1932, p. 253-346, 4 pl., 29 fig. (compte-rendu des travaux depuis 1926) ; L. Dujardin, *Rendiconti Acc. Pont.*, 1933, p. 29 sqq. (le temple C serait l'Ædes Apollinis?).

circulaire B du Largo : d'Héraclès Custos?). Pour l'incertitude des résultats proposés jusqu'ici, avec un exposé judicieux de l'état actuel des recherches, si contradictoires, cf. O. Brendel, *Arch. Jahrb.*, 48, 1933, *Anz.*, col. 627-630.

Au Forum de César[1], le temple promis par le vainqueur de Pharsale en 48 à Vénus Genitrix, et qui fut dédié en 46, a été reconstruit sous Trajan (135 ap. J.-C.), et ce n'est qu'à l'époque trajane (cf. ci-après) qu'appartiennent les sculptures retrouvées. Mlle M. Bieber a consacré une étude au type même de la Vénus Genitrix d'Arcesilas, qui aurait été la statue du culte du premier sanctuaire[2]. Elle examine six statuettes, répliques de l'œuvre originale, dont trois au Louvre ; ces statuettes, témoin de l'art romain hellénistique, portent toutes un petit Amour *sur l'épaule gauche*[3] : les proportions restent partout les mêmes et quelques détails seuls changent ; seul le document n° 6, vendu à Rome, montre, d'autre part, Éros comme un adolescent, *debout* à la gauche de la déesse : ce serait là l'image de Iulus, ancêtre de la dynastie de César. Les particularités de l'œuvre correspondraient aux derniers temps de la République ; la statue (sur une *columna caelata* d'époque césarienne) considérée par C. Weickert[4] comme la Genitrix d'Arcesilas (?) répondrait plutôt à un type plus ancien, celui du temple voisin du Circus Maximus, ou celui de la Vénus Erycyne, près de la Porte Colline. La statue du Louvre n° 525 serait une création du temps d'Auguste (?), sur un modèle grec du ve siècle, mais avec admission de quelques caractères plus récents, du ive siècle ; reproduite pour la première fois sur les monnaies de Sabine et de Faustine, cette œuvre aurait, d'autre part, appartenu plutôt à un temple édifié par Auguste et reconstruit par Hadrien, celui de Mars Ultor, peut-être. Sur les consécrations pieuses issues de l'apparition de la comète de 44 av. J.-C., — notamment celle d'Auguste et de deux autres triumvirs, dans le temple du Divus Julius, — les recherches de Gennaro Pesce[5] ont apporté quelque éclaircissement (à partir d'une intaille d'époque augustéenne représentant une comète à côté de la tête de J. César). Les études iconographiques de M. L. Curtius[6], — intéressantes et vivantes, parfois pourtant trop aventureuses, — ont été consacrées aux personnages suivants pour la période antérieure à l'Empire : *a)* L. Cornelius Sylla. — L'auteur identifierait une tête du Musée de Venise, d'après la ressemblance du portrait reproduit sur les monnaies mêmes du petit-fils de Sylla, Pompeius Rufus, en 57 av. J.-C. Les cheveux, au moins, diffèrent... Est-ce donc bien là l'élégant cosmopolite, l'aristocrate hasardeux dont M. J. Carcopino a restitué la figure? *b)* Pour Jules César, l'auteur a surtout cherché la place de la tête en marbre de la Collect.

1. *Cambridge Ancient History*, texte : X, pl. IV, en face de la p. 582 ; Plates : 126 ; O. Brendel, *Arch. Jahrb.*, 48, 1933, *Anz.*, col. 617-618, fig. 20. Vingt-cinq colonnes du temple de Vénus et de Rome doivent être rétablies (anniversaire du 21 avril) : cf. C. Ricci, A. M. Colini, V. Mariani, *Via dell'Impero*, 1933.

2. Marg. Bieber, *Röm. Mitt.*, 48, 1933, p. 245-261.

3. Une nouvelle statue de ce type a été récemment découverte à l'Agora d'Athènes : *Illustrated London News*, 2 juin 1934, p. 863 ; *Vima* (Athènes), 21 mars 1934. J'ai signalé la ressemblance avec la « Genitrix », *R. É. G.*, XLVIII, 1935, p. 115.

4. *Festschrift Arndt*, p. 48 sqq. ; F. W. Goethert, *Zur Kunst*, 1931, p. 18 : plutôt Juventus.

5. *Historia*, 1933, p. 402-415 : Sidus Julium.

6. *Röm. Mitt.*, 47, 1932, p. 202-268 ; 48, 1933, p. 183-243. De nombreuses réserves seront à prévoir quant à certaines des conclusions présentées.

Comtesse Luxburg à Munich ; son point de départ est le portrait du Campo Santo de Pise, qu'il classe aux temps augustéens : il compare un buste de la Collection Torlonia et des portraits sur monnaies, sur gemmes ; il conclut ainsi que le type Tolonia appartiendrait au début de l'ère augustéenne, la tête Luxburg à la même époque, mais plus tardivement : alors, dit-il, s'acheva le développement de la tendance au classicisme dans le portrait. On situerait dans le temps intermédiaire le type du Campo Santo. *c)* Marcus Æmilius Lepidus : l'auteur le reconnaît (ce qui ne va pas sans risques) : 1° d'après le *togatus* d'un groupe de statues de la basilique de Velleia, au Palais Farnèse, à Parme, ensemble qui représenterait, dit-on, toute une famille (on pourrait identifier aussi Claude et Othon) ; 2° d'après un buste de bronze d'Herculanum (Lepidus au début de la quarantaine, par comparaison avec une monnaie de 43-42) ; 3° d'après une tête colossale de la Glyptothèque Ny-Carlsberg (modèle plus âgé) ; 4° d'après le *Pontifex Maximus* de l'*Ara Pacis*[1]. — L'étude consacrée à Cléopâtre VII, très perspicace, la ferait identifier avec la statue n° 567 de la *Sala a croce greca* du Vatican, d'après les monnaies ; la physionomie est dure et sans grâce ; or, ce serait là probablement (?) une copie de la statue que César aurait placée dans le temple de Vénus Genitrix. Cléopâtre VII peut avoir été représentée, à Rome, comme Aphrodite, avec Césarion près d'elle, comme Éros... (?)

Un portrait anonyme (prêtre d'Isis?) d'époque républicaine a été trouvé à l'Agora d'Athènes[2]. L'étude de M. A. Piganiol sur l'*Ara Martis* sera recensée dans le prochain *Bulletin*.

Pour l'histoire des contaminations, des emprunts qu'on peut constater à travers toute la période hellénistico-romaine, on signalera ici diverses constatations faites. Et d'abord, à propos du groupe d'Anzio. M. A. Schober[3] a appelé justement l'attention sur le type des Amazones montées, qui ont dû faire partie des consécrations des Attalides ; il souligne à ce sujet l'intérêt d'un document du Palazzo Patrizi à Rome. La figure du Barbare tombé, associée parfois à l'Amazone à cheval, — notamment dans le groupe d'Anzio qui a figuré à la *Mostra d'arte*, — n'est pas originale : ce serait une addition faite après coup, et en terre latine, pour célébrer, dans l'Amazone victorieuse, *Virtus* personnifiée. — M. K. Fris Johansen a établi qu'un des épisodes du vase d'argent dit de Priam, au Musée national de Copenhague (Trésor de Hoby), avait été utilisé, en Italie, par imitation, sur un fragment de *terra sigillata*. Ce sont des prototypes grecs, peut-être des peintures des environs de 400, qui ont inspiré toute cette imagerie[4]. Il sera rendu compte des *Dionysiaca* de M. O. Brendel (*Röm. Mitt.*, 1933), dans le *Bulletin* suivant.

Les « monuments funéraires à pilastres » de la région du Rhin ont été étudiés à nouveau par M. Heinz Kähler[5] : la recherche est étendue ; elle intéresse plusieurs de ces consécrations décorées de sculptures, outre le Monument d'Igel, qui

1. *Röm. Mitt.*, 48, 1933, *l. l.* Mais est-ce bien là partout un même personnage?

2. Th. Leslie Shear, *A. J. A.*, XXXVII, 1933, p. 308-309, pl. XXXVIII, 1 (grandeur naturelle).

3. *Oesterr. Jahresh.*, 28, 1933, p. 102-111.

4. *Acta archaeol.*, I, 1930, p. 273-277. Les fouilles de Doura viennent de faire reparaître des scènes de l'Iliade, transposées plus tardivement encore, dans la décoration de boucliers en bois, curieusement ornés intérieurement de peintures du cycle troyen.

5. *Die rheinischen Pfeilergrabmäler*, *Bonner Jahrb.*, 139, 1934, p. 145-172, et pl. XI.

est le plus orné : cf., p. ex., Kasrine, Macteur, Tarragona (statues de prisonniers?). — Le point de départ archéologique est la publication de H. Dragendorff et E. Krüger, *Das Grabmal von Igel*, 1924 ; en outre, est mis ici en cause le répertoire de W. von Massow, *Die Grabmäler von Neumagen* (cf. *A. J. A.*, XXXVII, 1933, p. 355 sqq. ; *Rev. archéol.*, 1934, I, p. 142 sqq). Au contraire de ses devanciers qui, — d'après Drexel (*Röm. Mitt.*, 35, 1920, p. 27), — avaient trop cru, paraît-il, à une origine autochtone des édifices à pilastres dans les régions belgo-germaniques[1], M. H. Kähler vise à élargir la zone d'apparition, constatant la parenté, par exemple, avec les constructions du Sud de la France, de l'Afrique du Nord, etc. Il rappelle, ce qui est sage, qu'avant Drexel, on avait regardé, aussi, du côté même du Mausolée d'Halicarnasse[2]. La Méditerranée, outre le monument à pilastre, a connu deux autres formes : 1° les bâtiments funéraires à type de maisons, avec un ou deux étages ; 2° les tombes rondes, basses ou hautes[3]. Or, les deux séries sont représentées dans la région rhénane (p. 155-156). Seul, le tombeau sous baldaquin et l'exèdre n'ont point apparu près du Rhin. L'auteur examine les tombeaux de Cologne, par comparaison avec Lyon et Lambèse (fig. 3, p. 159) ; le tombeau de A. Murceus Obulaceus, à Sarsina[4], dont on avait voulu, trop vite, faire un *unicum*, invention dite « régionale » (p. 162, fig. 4) ; les tombeaux d'Afrique, eux-mêmes à couverture pyramidante : à pointe plus ou moins effilée, à corps principal plus ou moins trapu.

Une attention particulière est donnée (p. 170 sqq.) aux monuments de Trion (Ouest de Lyon), trouvés en 1885 place de Choulans, et qui, comme ceux de Sarsina, répondent à des types divers. L'auteur relève qu'il vaudrait la peine de les reviser sur place, pour les comparer plus soigneusement à ceux du Rhin ; le Monument de Calvius Turpio, d'après son inscription, n'est pas antérieur à 12 av. J.-C., et la frise a des rapports avec le Mausolée des Jules, à Saint-Rémy ; le Monument de Salonius, avec sa statue de *togatus*, semble du même temps. Les monuments du Rhin qui ressemblent à ceux de Sarsina ne représentent qu'une forme de l'évolution de la tombe-pilier, forme postérieure à la première moitié du Ier siècle av. notre ère, et qui trouve des parallèles en France comme en Afrique.

M. Puig i Cadafalch[5] a étudié les stèles ibériques couronnées de décors en disques, dont certaines remontent au début du Ier siècle av. J.-C., ainsi que le prouvent leurs inscriptions romaines ; les décorateurs ont fait appel parfois aux cultes locaux : on peut suivre l'évolution jusqu'au IIe siècle apr. J.-C. — Au Maroc, les statues provenant des collections royales de Juba II de Maurétanie continuent à se multiplier : grâce aux découvertes de Volubilis, notamment. Outre le Verseur et l'Éphèbe dionysiaque de Volubilis[6], et, plus tard, l'Aphrodite

1. *Sic*, Köpp, *Germania romana*, 3^2, 1926, 18 ; H. Mylius, *Bonner Jahrb.*, 30, 1925, p. 180-191.

2. Les monuments de Syrie (Hermel, tombeau de Diogène, etc.), ceux de Sicile (« Oratoire de Phalaris ») n'ont pas été rappelés : ils intéressent pourtant aussi la question.

3. Type dérivé du *bothros* : mais n'a-t-on pas (H. Thiersch), pour celui de l'Asclépieion d'Athènes, parlé d'une sorte de chalet à musique?

4. *Arch. Jahrb., Anz.*, 46, 1931, col. 655, fig. 2.

5. *C. R. A. I.*, janv. 1935.

6. L. Châtelain, Ét. Michon, *Mon. Piot*, XXXIII, 1933, p. 107-118 ; 119-134.

au dauphin[1], on a maintenant un Dionysos de même provenance, fort digne d'attention[2]. Pour le « Jeune Berbère » de Volubilis, en marbre, grandeur nature, on se reportera à l'étude de M. L. Chatelain[3]. M. S. Ferri ne croit pas que l'Athéna de Leptis, au Musée de Constantinople, doive être attribuée au v[e] siècle grec ; il est vraisemblable, en fait, qu'elle appartient à un groupe de copies exécutées seulement à l'époque romaine, et qu'elle fut modifiée librement[4]. Le remploi des statues honorifiques dans l'antiquité n'a pas attendu l'ère latine impériale ; M. Fr. Poulsen[5] a donné d'instructifs et amusants exemples, pour justifier ce qui faisait déjà dire à Cicéron dans Athènes : *Odi falsas inscriptiones statuarum alienarum.* Mais l'usage a continué, en se développant, pendant les quatre premiers siècles de notre ère.

III. *L'époque impériale, jusqu'à l'ère flavienne.* — Pour l'étude de la période où régna la dynastie julio-claudienne, cf. ci-dessus, à propos de la *Cambridge Ancient History*, t. X. — L'auteur d'*Ottaviano capoparte* (ci-dessus, p. 148, n. 6) a annoncé un livre sur Auguste. — L'iconographie de l'empereur, pour laquelle M. F. Poulsen[6] signale quelques cas curieux de mutations antiques, — utilisation, par exemple, d'une statue d'*Oreste* (!) devant le temple de la Hèra d'Argos : Pausanias, II, 17, 3 ; ou, par ordre de Claude, d'un portrait d'Alexandre le Grand, œuvre d'Apelle, dont on changea seulement la tête : Pline, *N. hist.*, 35, 94[7], — semble s'être encore enrichie par les fouilles américaines de l'Agora d'Athènes : une tête d'Auguste jeune a été signalée là[8]. Les yeux correspondent à la description de Suétone, mais les joues sont creuses. Or, Auguste était malade au moment de la bataille de Philippes, et après. Le portrait daterait de ce moment critique, quand Athènes s'efforçait, — difficilement, — de faire oublier au vainqueur l'accueil réservé par elle à Antoine.

L'Auguste jeune du Vatican (*Sala dei Busti*) a été réétudié par M. J. Sieveking[9] ; on nous indique que l'origine du document n'est pas bien établie, et qu'il faut critiquer l'utilisation faite parfois (par Fr. Studniczka et W. Amelung, notamment) de la provenance Ostie, pour juger du style et attribuer l'ouvrage à l'époque d'Hadrien. L'auteur s'accorde avec Wickhoff et O. Brendel, voulant considérer l'ouvrage comme de pur style augustéen ; cependant, il ne concéderait pas que cette statue pût être la reproduction d'un original *en bronze*. Avec M. O. Brendel, il pense que le personnage représenté serait l'empe-

1. R. Thouvenot, *R. É. A.*, XXXVI, 1934, p. 183-188.
2. J. Carcopino, *C. R. A. I.*, 18 janv. 1935.
3. *Mon. Piot*, XXXIII, 1933, p. 110 sqq.
4. *Bollett. d'arte*, XXVII, 1933, p. 68-74, 5 fig.
5. *Gaz. Beaux-Arts*, 1934, II, p. 1-7.
6. *Gaz. Beaux-Arts, ibid.*, ci-dessus, n. 5.
7. Il est vrai qu'à l'inverse on verrait, grâce aux « métagraphes », Auguste même supplanté par Néron, puis Vespasien, puis Titus, puis Hadrien... à Athènes ! Un socle montre même Auguste transformé en Tibère, malgré le crime de lèse-majesté intenté par Tibère, précisément, à Granius Marcellus (Tacite, *Ann.*, I, 74). Pour les avatars de la statue de bronze de Néron, œuvre de Zénodoros, au parvis de la *Domus aurea* (transformée par Vespasien en Hélios, puis par Commode... en Commode), cf. Bernoulli, *Röm. Ikonogr.*, II, 1, p. 389.
8. Th. Leslie Shear, *A. J. A.*, XXXVII, 1933, p. 544, fig. 5 B. Le livre de Robert West, *Röm. Porträt-Plastik*, 1933, assemblait déjà seize portraits d'Auguste (pl. 28-30).
9. *Röm. Mitt.*, 48, 1933, p. 299-303.

reur non adolescent, mais plus âgé. Dans la copie de Londres (Coll. Castellani), — qui est du même type, superficiellement, — il ne faudrait voir qu'une copie moderne.

M. L. Curtius[1] a publié (pl. 28-29) une gemme d'une collection privée de Rome, avec un portrait qu'il considère comme celui de M. Vipsanius Agrippa (?) en sa jeunesse. Il donne une étude, hélas ! un peu fantaisiste parfois, de ce type iconique. Le point de départ serait l'Agrippa du Louvre, daté aux environs de 27. Les effigies de Copenhague, de Pise, de Toulouse, paraissent les répliques de ce même type. L'Agrippa de Venise se classe, semble-t-il, plus tardivement ; par contre, l'Agrippa de Buthrotum (Butrinto)[2] serait du temps de la jeunesse du personnage, entre 40 et 36 av. J.-C. ; celui de la Collection Six (est-ce bien un Agrippa?) ne paraît qu'un portrait « augustéen » idéalisé, exécuté après la mort d'Agrippa (?). Le colosse trouvé près du Panthéon serait antérieur à la statue de Paris. En conclusion, l'auteur dresse une liste de statues et de reliefs, justement, ou faussement, mis en rapport avec l'iconographie du personnage. Peut-être ne le suivra-t-on pas volontiers en son jugement sur l'Agrippa de Florence, par exemple, ni sur d'autres points, çà et là.

M. R. P. Hinks[3] a étudié une tête en bronze du Cabinet des Médailles de Paris, trouvée en 1759 à Minorque, et qui serait un portrait de Tibère. Les traits de l'empereur, comparés à ceux d'une médaille du British Museum, placeraient l'exécution du bronze aux environs de 22 apr. J.-C. L'exactitude iconographique parait très appréciable, par comparaison à tant d'autres portraits du même empereur, dûment idéalisés. Rappelons que M. L. Ugolini (*Bulletin*, VI, 1933, p. 188) faisait aussi un mérite de son réalisme au Tibère de marbre, dont la tête a été trouvée dans une villa romaine de Malte[4]. L'interprétation nouvelle donnée par M. L. Curtius au grand Camée de Paris (famille de Tibère) sera recensée prochainement.

M. J. Sieveking a consacré un compte-rendu détaillé à l'étude de G. E. Rizzo sur la *Base di Augusto*[5].

M. H.-P. L'Orange[6] attire l'attention sur un fragment de marbre récemment retrouvé au Forum d'Auguste, et qui a appartenu à un groupe colossal : ce fragment, — cou brisé et départ d'une poitrine mâle, avec *balteus* en sautoir, — se détermine à cause de la présence d'une main féminine, qui, brisée aux doigts, passait derrière le cou. Il s'agit donc du groupe Mars et Vénus, du temple de Mars Ultor érigé sur le Forum d'Auguste. Son existence au dit lieu avait été signalée par Ovide, *Trist.*, II, 295-296, dont le texte est confirmé :

« Stat Venus Ultori *juncta*... »

1. *Röm. Mitt.*, 48, 1933, p. 183 sqq. Les renseignements de Pline, de Velleius Paterculus, etc., ici non utilisés, eussent permis à l'auteur de préciser le caractère de l'homme.

2. Il est reproduit, ainsi que l'Auguste trouvé sur le même site, dans la courte note de M. L. Ugolini, *Rev. archéol.*, 1933, II, p. 220-226 (cf. fig. 6).

3. *Journ. Rom. Studies*, 1933, p. 34-35, 1 pl.

4. *Bullet. comun. Roma*, LIX, 1931, p. 21-29, 3 pl., 5 fig. — Sur Auguste et Tibère à Capri, cf. les *Augustiana* de Della Corte et P. Mingazzini : *Atti R. Accad. arch. Napoli*, XIII, 1933-1934, p. 61, 69, 189 ; Ch. Picard, *Rev. archéol.*, 1935, I, p. 130-131.

5. *Gnomôn*, 1934, p. 555 sqq.

6. *Symbolae Osloenses*, XI, 1932, p. 94-99.

Le groupe visait à associer la mère de la race des Julii au dieu vengeur, qui avait puni les meurtriers de César par la défaite de Philippes. Le dispositif du couple divin est bien connu par diverses représentations[1] : Mars occupait la droite, tourné vers la gauche, comme l'Arès Borghèse du Louvre ; Vénus, placée à gauche, se tournait de son côté vers Mars qu'elle enlaçait de son bras (type voisin de la Vénus de Capoue) : attitude *centrée*, qui indiquerait (?) une adaptation faite à Rome même, ou dans l'Italie. — M. H.-P. L'Orange ne pense pas qu'il y ait lieu de conserver encore l'hypothèse de Furtwaengler ou d'autres[2], d'après qui le Mars Ultor du Forum d'Auguste serait à reconnaître plutôt d'après le type capitolin, repris souvent par les petits bronzes, sur les reliefs, les monnaies impériales, etc., et assurément populaire. D'après Furtwaengler, S. Gsell avait de son côté reconstruit tout le groupe selon la description d'Ovide, utilisant un relief de Carthage (*Rev. archéol.*, 1899, 34, p. 39) où figure le Mars proposé par A. Furtwaengler, avec une Vénus. Toutefois, sur le relief de Carthage, Mars et Vénus sont séparés, et dressés chacun sur une base spéciale, ce qui ne correspond pas tout à fait à la description d'Ovide, ni à ce que nous apprend maintenant le fragment retrouvé du Forum.

Les fouilles du Forum de Philippes ont rendu une tête d'enfant, que l'on attribuerait à l'époque julio-claudienne[3]. Quelques bronzes d'Alésia ont paru pouvoir être datés du même temps[4].

Les environs d'Altinum, ville que vantait Martial, ont rendu au jour un monument funéraire d'époque claudienne : il comporte les effigies d'un ménage romain, groupées côte à côte, sous un *naïscos* décoré de pilastres fleuris et de chapiteaux corinthiens : les portraits sont de style provincial, mais excellents. L'œuvre est à Trévise, dans la Villa du Comte Reali d'Osson, et des photographies en ont été faites par les soins de l'Institut allemand de Rome[5].

A Aquileia ont été trouvés aussi deux portraits funéraires (têtes conservées), d'un homme et d'une femme ; ils étaient primitivement groupés dans un édicule : ce sont des documents précieux pour le style provincial de l'Italie du Nord ; on peut faire la comparaison avec un monument funéraire de Vérone (Fr. Poulsen, *Porträtstudien*, 75, 3)[6]. Un monument funéraire de Boretto (Gaule cispadane), portant deux têtes féminines (en médaillons), dont les chevelures ressemblent à celles de l'époque claudienne tardive, a été trouvé sur un socle représentant les saisons de l'année : le type du décor est emprunté aux figurations néo-attiques (*Röm. Mitt.*, 48, 1933, p. 173 sqq.)[7].

1. Quatre groupes (cf. p. 94, n. 2) : 1° aux Thermes, haut. 2m26, avec la base ; 2° Mus. Capitole (*Cat.*, p. 39, n° 30) ; 3° Uffizi, Florence ; 4° Louvre, Paris. — Les groupes 1-2, 4 ont été transformés (les têtes sont des portraits) ; pour le groupe 3, les têtes sont restaurées. L'auteur eût dû tenir compte aussi des représentations reportées sur sarcophages ; p. ex. : S. Reinach, *Gaz. Beaux-Arts*, 1932, p. 247. Pendant toute l'époque impériale, on a recopié le groupe du Forum d'Auguste : les types 1, 2, 4 sont d'époque antonine.

2. *Coll. Somzée*, pl. 35 c et p. 64 ; *sic*, d'après Furtwaengler, W. Amelung, E. Petersen, C. Weikert (*Festschr. P. Arndt*, p. 56).

3. E. Lapalus, *B. C. H.*, 57, 1933, p. 438-468 (449 sqq.) ; cf. pl. XXVI et fig. 4.

4. J. Toutain, *Congrès intern. Alger*, V, 1933, p. 247-259, 4 pl. (tête de Junon, buste gallo-romain).

5. *Arch. Jahrb.*, 48, 1933, *Anz.*, col. 571-572, et fig. 1 (col. 569-570).

6. *Ibid.*, col. 572.

7. S. Aurigemma, *Not. Scav.*, 1932, p. 158 sqq. ; *Riv. R. Istit. d'archeologia e storia*

M. H. Seyrig[1] a publié avec un commentaire historique et stylistique excellent les reliefs des poutres historiées du temple de Bel à Palmyre. Ces décorations datent de la période d'Auguste et de Tibère, le temple ayant été consacré dès 32 ap. J.-C. (*Syria*, XIII, 1932, p. 313). Les reliefs occupaient les deux faces des poutres obliques disposées dans la *péristasis* du temple. Cette couverture en pente des côtés était interrompue à l'endroit du péristyle, où s'ouvrait la porte de la *cella* (à cette place, un grand bas-relief rectangulaire, conservé en majeure partie, avec les figures de trois dieux, protecteurs de ceux qui franchissaient le seuil : *l. l.*, fig. 2). Les ensembles les plus importants, pour le reste, ont été recueillis vers le Sud ; p. ex., pl. XVIII, une scène d'offrandes avec prêtres palmyréniens officiant devant des pyrées métalliques ; pl. XIX, la procession d'un cheval et d'un chameau porteur[2] de la *qobba* (côtés de la figuration disparus), encadrée entre deux groupes de spectatrices entièrement voilées ; en outre, vers la gauche, un groupe de quatre spectateurs mâles ; pl. XX, le combat d'un héros charrier contre un Anguipède, dont le type (syrien?) ressemble à celui de Scylla ; plusieurs divinités assistent, dont Shadrafa, Dercetô, Ichtys, Arsou (?) et un Héraclès nu de type hellénique (massue, peau de lion), peut-être le Melkart tyrien. Au-dessus de l'Anguipède, et de ce groupe sacré, évoluent dans le ciel deux génies anguipèdes, ailés, du type des géants pergaméniens, tenant des palmes. On a, en outre, pl. XXII, une représentation du Sanctuaire ouvert d'Aglibol et de Malakbèl, avec la cour aux autels et l'arbre sacré, un vieux cyprès ébranché ; une scène d'offrande auprès d'un dattier, etc.

Le décor est naturaliste, parfois alexandrin (cf. les soffites à décors végétaux, avec de petits Amours et animaux dans les rinceaux)[3], et il y a de nombreux emprunts hellénisants. L'esprit *local* n'en est pas moins très accusé : il y a là l'œuvre *mixte* d'artistes qui ont subi les influences diverses de la Méditerranée orientale, mais dont l'œuvre évoque aussi, de plus loin, la Parthie, la Mésopotamie, voire l'Inde gréco-bouddhique. Palmyre, cité de caravanes, a contribué à répandre les influences les plus contraires : on est frappé du fait qu'il n'y a pas eu dans cet art du désert, du I^er^ au III^e^ siècle, une seule silhouette de profil. Or, l'art romain revient progressivement à la frontalité orientale et archaïque, à partir de l'époque julio-claudienne, et l'évolution est achevée, au temps des empereurs *syriens*, dans l'art *officiel*.

M. A. Momigliano a consacré récemment un livre à l'œuvre de l'empereur Claude[4] : étude fondée, outre les textes littéraires, sur l'inscription de Lyon[5] et les papyrus historiques. Il tente de montrer en lui, malgré la déforma-

dell'Arte, 3, 1931, p. 268 sqq. : le socle a été figuré plus récemment dans *Arch. Jahrb.*, 48, 1933, *Anz.*, col. 575-576.

1. *Arch. Jahrb.*, 48, 1933, *Anz.*, col. 715 sqq., et *Syria*, XV, 1934, p. 155-186, pl. XVIII-XXIV. — M. H. Seyrig a réuni un premier volume de ses *Études syriennes*, parues dans *Syria* ; cf. *Rev. biblique*, 1935, p. 312-314. — Sur Hadad et Atargatis à Palmyre, cf. M. Rostovtzeff, *A. J. A.*, 37, 1933, p. 58 sqq. et pl. IX (sous réserves). Pour le culte et les représentations de Junon dolichénienne en Syrie, H. Seyrig, *Syria*, XIV, 1933, p. 368 sqq.

2. Dans un pavillon de cuir écarlate.

3. *Sic*, à Aphrodisas de Carie, d'une part, à Leptis Magna, de l'autre : tendance qui a préparé de loin certaines inspirations de la sculpture syrienne médiévale : à Saint-Siméon-le-Jeune, par exemple.

4. *Collana Storica*, XLI, Firenze, 1932, 144 p.

5. Un passage de la Table de Lyon fait allusion à Mastarna, qui figure sur les fresques

tion caricaturale que sa mémoire a subie, à cause des scandales de la cour et des pamphlets de Sénèque, un érudit, un admirateur d'Auguste, empressé à rétablir les vieilles formalités religieuses, mais tolérant. Les portraits de Claude répondent-ils à cette idéalisation posthume et vengeresse? Les fouilles de l'Agora d'Athènes nous ont rendu une tête de marbre, préparée pour être encastrée à part dans une statue officielle[1] : les lèvres sont étroites et serrées, l'expression dédaigneuse, le visage glabre, avec les cheveux rabattus sur le front ; la couronne rappelle des types officiels (Hekler, *Portr.*, 180).

Un portrait cru de Galba aurait fait partie des collections de Rembrandt et serait connu à la fois par un buste de Stockholm (socle différent) et par un dessin de Rembrandt même passé au Musée de Berlin ; à cette occasion, on a donné quelques indications sur la collection des trente-deux antiques de l'illustre peintre et sur l'usage qu'il en a fait pour quelques compositions[2].

Une petite tête en cristal de roche trouvée à Césarée devait faire partie d'un *signum* ou d'une statuette (ou d'une couronne décorée de bustes?). Ce serait un portrait de l'empereur Vitellius[3].

Pour M. J. Sieveking[4], la tête de marbre de Delphes (*Fouilles de Delphes*, IV, pl. 73), d'inconnu, qui semble dériver d'un portrait de bronze, serait comparable à certains documents d'époque claudienne : il en rapproche spécialement le petit *Camillus* de bronze du Metropolitan Museum et le « *Fauno colla macchia* » de la Glyptothèque de Munich[5]. Ces trois figures auraient en commun le contraste marqué entre le traitement naturaliste de la chevelure et un extrême *manque d'expression* (?) de la physionomie ; ce qui, pour la tête de Delphes, interdirait... tout essai d'identification. Mais comment, au sujet de la tête de Delphes, *portrait* si spontané et de saisissante psychologie, peut-on porter pareil jugement? Voilà bien une énigme plus cruelle que toute autre, car où chercher traits plus *personnels* : ces yeux distants, cette bouche désaxée, fatiguée, et ce front intelligent où habite une pensée raffinée, mais sans illusions, qui frémit sur les lèvres ironiques et tristes? Comment M. J. Sieveking a-t-il donc regardé? Et quelle leçon de prudence pour la critique subjective !

IV. *De l'ère flavienne à la fin de la période antonine.* — Une tête de l'empereur Domitien, en marbre, grandeur naturelle, est signalée[6] comme trouvée en 1934 à Littoria, dans une villa impériale (ou d'un procurator, ou d'un affranchi) : tête destinée à être insérée à part sur un tronc. L'empereur, né en 51, aurait

étrusques de Vulci (Tombe François) ; la source de Claude, romanisée, identifiait le personnage avec Servius Tullius.

1. Th. Leslie Shear, *A. J. A.*, XXXVII, 1933, p. 308, fig. 17.

2. W. R. Valentiner, *Berliner Museen*, IV, 1934, p. 76-77, et frontispice du fasc. IV ; Ch. Picard, *Rev. archéol.*, 1935, I, p. 132-133.

3. J. H. Iliffe, *Palestine*, I, 1932, p. 153-154.

4. *Röm. Mitt.*, 48, 1933, p. 304-308. M. Sieveking s'était déjà occupé de ce document pour combattre l'opinion de feu Studniczka, qui voulait comparer le soi-disant « Brutus » du Palais des Conservateurs.

5. Le « Fauno colla macchia » a fait l'objet d'observations de M. J. Sieveking ; cf. aussi, dans les *Denkm. Brunn. Bruckmann*, pl. 760. Il n'y a aucune raison, selon moi, de faire quitter à ces œuvres l'époque hellénistique.

6. G. Jacopi, *Not. Scav.*, 1934, p. 106-108 (territoire pontin, entre les lacs de Fogliano et dei Monaci).

été représenté, trente ans après environ, au début de son principat : on reconnaît la conformation faciale typique de ce prince qu'on devait appeler « *Nero calvus* », et dont les portraits sont devenus si rares à cause de la *damnatio memoriae*. L'auteur signale l'étude récente de M. L. Curtius, précisément sur un type juvénile de Domitien[1]. Il lui paraît qu'on ne peut plus croire à la valeur du prétendu Domitien du Fitzwilliam Museum, déjà rejeté par Bernoulli (*Röm. Ikonogr.*, II, 2, p. 56, n. 14). — M. Jan Willem Crous a étudié[2] deux piliers décorés, sur les quatre côtés, d'armes, qui sont exposés dans le vestibule octogonal des Uffizi (près des célèbres chiens molosses). Il établit que ces pilastres viennent d'un complexe de bâtiments au N.-O. de l'Aventin (site du « Château d'Honorius »), qui, aux XV^e^-XVI^e^ siècles, englobait plus au Sud Sainte-Sabine ; à l'époque romaine était en ce lieu l'*Armilustrium* de l'Aventin, où se faisait la procession des Saliens ; le décor de la cour fut renouvelé à l'époque flavienne ; d'où les pilastres de Florence, avec leurs amas d'armes, dérivés des trophées de l'Athénæon de Pergame, de Milet. L'*Armilustrium* a dû être détruit au IV^e^ siècle ; les motifs entassés sur les piliers de sa cour (catal. détaillé, p. 73 sqq.) offrent une documentation précieuse à l'historien de l'armement antique, latin spécialement. — M. G. Brusin date de la première moitié du I^er^ siècle de notre ère la stèle funéraire de San Canziano d'Isonzo, décorée de la représentation de deux femmes[3].

Du temps de l'empereur Trajan, époque à laquelle se rapporterait le triomphe du *style continu*[4], nous avons maintenant, grâce aux fouilles des Forums impériaux, de nouveaux témoins artistiques. Au Forum de J. César qu'on reconstitue, les fouilles ont rendu une partie de la frise de la *cella*, pour le temple de la Vénus Genitrix, datant, semble-t-il, de la reconstruction faite sous Trajan ; cette frise, attenante à une architecture ionique, était décorée d'Amourets ailés jouant avec des armes, des vases, etc.[5]. L'architrave du même temple porte au soffite une décoration végétale et fleurie, conçue comme en « caissons », avec des génies adolescents (Éros?) sortant à mi-corps de rinceaux de feuillage. — Sur la frise de la Basilique Ulpia, déjà signalée (*Bulletin*, VI, 1933, p. 193), une étude provisoire avait été donnée par feu C. Ricci, mentionnant les circonstances de la découverte, à l'Ouest de la place du Forum de Trajan[6]. — Un des portraits récemment retrouvés à Palestrina est celui d'un inconnu d'une cinquantaine d'années, dont la musculature faciale est simplifiée, les cheveux encore peignés droit sur le front, avec mèches en virgules alignées, du type

1. *Pantheon*, mars 1934, p. 77 (authenticité discutable). On sait qu'un Domitien a été trouvé à Pergame (Fr. Winter, *Pergamon*, VII, *Skulpturen*, p. 231, *Beil.* 30) ; un autre à Éphèse (M. G. Jacopi omet de le signaler). Ajoutons ici que le Louvre a, sous n° 1226, un Domitien, *de Thasos*, dont l'identification paraît sûre.

2. *Röm. Mitt.*, 48, 1933, p. 1-119, pl. 1-18. Les pièces sont aux Uffizi, invent. 1914, 59 dr. et 72 g. ; marbre italique : haut. 3^m^20 (monolithes).

3. *Not. Scav.*, 1933, p. 117-121, 2 fig.

4. C. C. Van Essen, *Medederl. Nederlandsch. Inst. te Rome*, 1932, II, p. 25-45, 2 fig. (le plus ancien exemple du genre narratif serait sur le vase de Patrocle, de Canosa, au Mus. de Naples).

5. Cf. les photographies communiquées à A. W. Van Buren par M. Colini : *A. J. A.*, 37, 1933, pl. LVI, 1 : frise ; 2 : soffite.

6. *Bullett. comun. Roma*, LIX, 1931, p. 117-122, 2 pl., 6 fig.

julio-claudien attardé. M. G. Jacopi pense qu'il s'agirait d'un contemporain de Trajan, à cause de « l'honnêteté ouverte et un peu attendrie » de la physionomie : l'*optimus princeps* ayant, par chance, communiqué non seulement son esthétique aux artistes du temps, mais la vertu de son éthique à ses sujets (?) [1].

Pour l'art de la période hadrienne, les études générales de J. M. C. Toynbee, *The Hadrianic school, a chapter in the history of Greek art* [2], et surtout de P. Graindor, *Athènes sous Hadrien* (1934), apportent, cette année, de précieuses mises au point. Si J. M. C. Toynbee ne s'est pas beaucoup occupé de l'iconographie même de l'empereur et de sa famille (à tort), M. P. Graindor traite des innombrables statues érigées par Athènes, cité prodigue, à Hadrien, son préféré : l'une, colossale, se trouvait derrière l'Olympieion (Pausanias, I, 18, 6) ; une autre, cuirassée, a été exhumée (*Bullet.*, VI, 1933, p. 192) dans les fouilles de l'Agora : près de la *Stoa Basileios*, où elle voisinait avec un Zeus Eleutherios. D'après Pausanias, deux statues de pierre égyptienne, basalte ou porphyre, se dressaient aussi dans le *téménos* de l'Olympieion. On a recueilli nombre de bases avec dédicaces à l'empereur, ici où là, à travers la ville, surtout à l'Olympieion et au théâtre. M. P. Graindor rappelle les attributions faites par A. Hekler à Hadrien de statues cuirassées (*Oest. Jahresh.*, XIX-XX, 1919, p. 229 sqq. : bibliographie incomplète) ; il montre la valeur symbolique du décor des cuirasses associant Athéna à la Louve qui nourrit les Jumeaux. Toutes les provenances étant orientales pour les statues cuirassées de ce type, M. P. Graindor (p. 258) pense que l'invention en serait attique. L'époque hadrienne à Athènes a vu le renouveau de la sculpture chryséléphantine [3], pour le colosse de Zeus qu'Hadrien consacra à ses frais dans l'Olympieion, haut de plus de 12 mètres (Pausanias, I, 18, 6), et qui est connu par les monnaies (fig. 18). M. P. Graindor étudie ensuite les deux torses *cuirassés* de l'*Iliade* et de l'*Odyssée* découverts au S.-O. du Portique d'Attale ; l'*Odyssée*, qui reposait sur des emblèmes marins, était signée, sur la cuisse gauche, du nom de l'Athénien Jasôn (p. 263). Il est possible que ces œuvres aient décoré la Bibliothèque d'Hadrien. Mais pourquoi M. P. Graindor dit-il, p. 266, avec tant d'incertitude : « Il serait bien étonnant que les Grecs n'eussent pas cherché à personnifier les poèmes d'Homère avant la conquête romaine. » L'Apothéose d'Homère reproduite (avec *Iliade* et *Odyssée* personnifiées) sur le Relief d'Archélaos de Priène, œuvre alexandrine [4], qu'il faut dater de 200 environ avant notre ère, donne la preuve que le Mouseion d'Alexandrie avait déjà des statues allégoriques de ce type... ou d'un autre. — L'étude de M. P. Graindor donne une place importante aux portraits d'Antinoüs et étudie spécialement la statue d'Éleusis, où le favori était divinisé en *Dionysos* à l'omphalos [5] ; on y trouvera aussi des observations nouvelles sur

1. *Not. Scav.*, 1934, p. 104-106, pl. III, à g. — Tête de marbre blanc, grandeur nature. Mus. nat., 114758.

2. Cambridge University Press, 1934, xxxi + 254 p. in-4° et 59 planches.

3. Hérode Atticus fera reprendre cette technique, pour le groupe de divinités marines qu'il offrit au sanctuaire de l'Isthme (Pausanias, II, 1, 17). En 69, un Apollônios (Athénien) avait fait aussi un Jupiter chryséléphantin ; *l. l.*, p. 262, n. 1.

4. British Museum. Reprod., cf. Toynbee, *l. l.*, pl. XXI, 2.

5. Fig. 19-20. Je crois aussi qu'il s'agit, à Éleusis, non d'une identification avec Apollon, mais avec le Dionysos éleusinien, qui est déjà assis sur l'omphalos au temps du vase Tyzskie-

l'iconographie des cosmètes, dont M. P. Graindor est spécialiste (*B. C. H.*, XXXIX, 1915, p. 241-401) : quatre des hermès de cosmètes du Musée d'Athènes semblent d'époque hadrienne (cf. fig. 21 sqq., pl. XI sqq.). Parmi les bustes sur piédouches, celui d'Hadrien provenant de l'Olympieion, fig. 25 (Musée d'Athènes), est un des plus intéressants ; l'auteur revient aussi sur l'effigie barbue d'Athènes où il a cru reconnaître le sophiste Polémôn (fig. 26) : il maintient les raisons de son choix. Parmi les bas-reliefs monumentaux, d'époque hadrienne, on n'accordera guère, du moins, qu'il faille compter les Scènes de la vie dionysiaque dites du *Bèma* de l'Archonte Phaidros (p. 277 sqq.). M. P. Graindor, à tort, ne connaît pas les raisons qui ont été développées[1] pour justifier une attribution de ces sculptures, encore si peuplées de réminiscences classiques, à la fin du IIe siècle av. J.-C. ou au début du Ier. Elles n'ont rien à voir avec l'académisme hadrianesque et ne s'expliqueraient pas, comme apothéose de Dionysos, en un temps si tardif. Cet ensemble (incomplet) a dû être *réduit*, puis reclassé au temps du siège de Sylla ; l'idée de reconnaître *Antinoüs* comme présenté à Dionysos (au lieu de Thésée)[2] se heurte à des impossibilités matérielles, l'objet tenu par le héros étant certainement *une massue* : ce n'a jamais été l'attribut d'Antinoüs. Pour la sculpture funéraire, M. P. Graindor étudie les trois têtes trouvées près du tombeau de Philopappos, la stèle funéraire du Milésien Aphthonètos, provenant du Laurium (Musée de Bruxelles), la stèle de Musonius, etc.

L'énumération de ces monuments, dont trop peu sont allégués par ailleurs dans l'étude (Introduction) de J. M. C. Toynbee, citée ci-dessus, indique assez quelles lacunes pourraient être reprochées à une recherche, par ailleurs fort méritoire, dont on dira seulement qu'elle trouve, en celle de M. P. Graindor, son complément le plus indispensable. L'auteur de *The Hadrianic School* n'a guère étudié que la sculpture[3]. On trouvera dans son enquête, — qui ne doit point être cependant consultée, même à ce sujet, sans réserves et précautions, — un matériel documentaire abondant pour ce qui touche aux personnifications de villes, de provinces et même de lieux dits à l'époque antonine. Au cours d'une Introduction où est expliquée, selon le sous-titre, la place de l'art hadrianesque, — art *grec* « de Renaissance », — dans l'art latin, l'auteur marque comment les goûts de l'Empereur, appelé *Graeculus* par ses détracteurs, ont orienté la production des statuaires : copies de chefs-d'œuvre grecs accumulées à la Villa Hadriana, et « reconstitutions » d'Égypte, d'Orient, là même ; patronage accordé aux Hellènes travaillant à Rome, et notamment à l'école

wiczk, de Lyon. Il eût fallu signaler les études récentes sur Antinoüs, les documents nouveaux (Mus. de Rio, etc.), les belles recherches de M. J. Carcopino sur la mort du favori et sa divinisation. — Pour le nouvel Antinoüs découvert à Rome, Via dell'Impero, dans les travaux des Forums, et que M. D. Mustilli doit publier, cf. provisoirement *Arch. Jahrb.*, 48, 1933, *Anz.*, col. 610 (n. 3) et fig. 15, col. 611-612 : buste, un reste de support, avec le pied, et un serpent (Antinoüs en Apollon Pythien?).

1. Cf. Picard, *L'Acropole d'Athènes, le plateau supérieur, les Annexes Sud*, 1932, p. 76 sqq. ; cf. *A. J. A.*, XXXVIII, 1934, p. 138.

2. Par deux déesses, qui ne sont pas, certes, les *Deux-déesses* (d'Éleusis) ; l'une est une Tyché d'Athènes, à la corne d'abondance, et il est naturel qu'elle présente Thésée, en « fondateur », à Dionysos.

3. M. P. Graindor donne une place intéressante à l'architecture.

d'Aphrodisias[1] ; mention est accordée en passant aux types d'Antinoüs, aux portraits, aux reliefs historiques, aux médaillons religieux et aux scènes de culte, — les sarcophages et autels étant étudiés dans le corps même de l'ouvrage ; — enfin, à l'art dit « provincial », dont Athènes eût été le centre capital. La première partie fait grand appel à la numismatique pour montrer comment on avait conçu, *avant Hadrien* déjà, les personnifications de contrées ou de cités, et ce que l'art hellénisant, favorisé par l'empereur, a fait de ces allégories dans la série des *Provinces latines*, en particulier, à l' « Hadrianeum » : étude qui est la meilleure du livre[2]. Une seconde partie est consacrée aux reliefs de l' « école d'Hadrien » : l'individualisme de cette renaissance se traduit sur les autels et sur les sarcophages, mythologiques ou décoratifs. On se reportera volontiers, désormais, à ce riche répertoire, où l'on pourra, d'ailleurs, à la fois apprendre et, à l'occasion, reprendre. Un appendice (II) donne une liste, avec bibliographie, des reliefs historiques attribués au règne d'Hadrien.

M. P. Mingazzini a ajouté à l'iconographie de l'impératrice Sabine l'étude d'un buste de la Collection Lazzaroni à Florence[3], où il pense reconnaître les traits de la femme d'Hadrien, effigie exécutée peu avant la mort, comme l'indiqueraient les types monétaires.

Une restauration a été prévue, sur le Forum (ci-dessus, p. 150, n. 1), pour l'anniversaire du 21 avril : vingt-cinq colonnes du temple de Vénus et de Rome[4], édifié entre l'arc de Titus et le Colisée, le long de la Via dell'Impero, et solennellement consacré par Hadrien en 135, sont à redresser ; deux absides opposées, dans le temple, contenaient les statues de Vénus et de Rome.

M. Fr. v. Lorentz[5] a tenté d'identifier plus sûrement, dit-il, la tête barbue du Musée de Berlin, dont C. Blümel avait pensé prouver qu'elle appartenait aux reliefs (*tondi*) de l'Arc de Constantin (Sacrifice d'Hercule). M. C. Blümel (*Bulletin*, V, 1932) songeait à Antonin le Pieux ; mais la comparaison avec des portraits mieux reconnus de l'empereur, — notamment avec la figure barbue du *togatus* sur le grand relief d'Éphèse (identifié à Antonin le Pieux), — prouverait que la figure n'est pas celle qu'on avait crue, et qu'on ne peut ainsi, de sa présence, tirer un *terminus post quem* pour le relief de l'Arc. — On a parlé d'un Antonin le Pieux à propos de la statue équestre de Castelgandolfo[6], dont il ne reste que le cheval,... avec les jambes du cavalier. L'ensemble *reconstitué* rappelle, certes, le Marc-Aurèle du Capitole. Mais le torse est analogue au pré-

1. Cf. p. 242. Appendice I, liste des statues existant et des reliefs signés par des artistes de l'école d'Aphrodisias ; ce travail appellera quelques compléments ou rectifications.

2. L'auteur ne rend pas toujours assez justice aux antécédents grecs, et l'on sent combien il a été influencé par les études de Mrs Strong. Sur le rapport de la Plaque de l'*Ara Pacis* (Tellus) et du relief de Carthage au Louvre, j'ai développé dans les *Mél. Maspero* des idées que je crois plus justes : à tort, il est parlé dans le travail de J. M. C. Toynbee du relief *de Cherchel* (= Carthage).

3. *Bullett. comun. Roma*, LX, 1932, p. 233-238, 3 fig.

4. La hardiesse de sa construction aurait provoqué les critiques d'Apollodoros de Damas (?). Détruit par le feu, il fut reconstruit sous Maxence, puis ruiné définitivement entre le VII^e^ et le XII^e^ siècle ; les tuiles dorées furent utilisées pour la Basilique de Saint-Pierre.

5. *Röm. Mitt.*, 48, 1933, p. 308-311.

6. *Tribuna*, 25, 9, 1933 ; cf. *Arch. Jahrb.*, 48, 1933, *Anz.*, col. 594-595, et fig. 9, col. 597-598.

tendu Alcibiade du Vatican (Arndt-Bruckmann, 467/8 ; P. Arndt, *Strena Helbigiana*, 10 sqq.) ; l'appartenance de la tête n'est guère sûre, et l'on peut seulement conjecturer qu'il s'agit d'une effigie honorifique d'un personnage historique. Une tête de porphyre d'une collection privée de Stockholm serait un portrait de Lucius Verus[1].

Un portrait de Commode, — tête colossale bien conservée, — a été trouvé à l'Agora d'Athènes : il est commenté provisoirement par M. Th. Leslie Shear[2]. La chevelure et les yeux sont travaillés avec virtuosité, au foret. — Les « illustres inconnus » d'époque antonine n'ont pas manqué : un buste d'*ivoire* récemment retrouvé sur la Via Tiburtina, maintenant au Musée Mussolini, nous montre un contemporain d'Hadrien[3]. Une dame romaine de Pouzzoles (Mus. Boston), représentée en prêtresse sacrifiant[4], est aussi de même époque (second quart du IIe siècle de notre ère), et le thymiatérion, près d'elle, se restitue d'après les monnaies de Faustine l'Ancienne, qui avait été représentée après sa mort en Pietas. La statue de Boston était jadis exposée dans une niche semi-circulaire, d'une tombe de famille contenant une autre inhumation, antérieure ; il ne s'agit pas d'une vestale, car le costume ne comporte pas le *suffibulum* caractéristique, ni l'*infula* ; c'est une partie du manteau qui forme voile. A Sarno, a été trouvée une tête de marbre blanc, de grandeur naturelle, portrait d'une dame romaine aussi[5]. De Villaricca, vient un fragment d'autel sculpté[6].

L'art provincial de l'époque antonine ne cesse guère de s'enrichir de documents nouveaux ; s'il n'est peut-être pas nécessaire de faire descendre au second siècle de notre ère, — ni même plus tard entre le temps des Sévères et le milieu du IIIe siècle, comme il a été proposé, — les petits bustes de Sérapis nouvellement trouvés à Hama en Syrie[7], objets de fabrication alexandrine[8], on verra qu'à Apamée, du moins, en Syrie, l'art de l'époque antonine a été représenté par de grands ensembles décoratifs[9].

Les découvertes faites à Athènes ont été déjà en partie signalées (iconographie d'Hadrien). Les fouilles de l'Agora n'ont pas fourni que des portraits princiers : on leur doit aussi une tête de patricienne romaine (deuxième moitié IIe siècle ou début IIIe), qui n'est pas sans ressemblance avec les portraits de Faustine jeune ; une tête d'homme du même temps (yeux détaillés au foret)[10]. En outre, on a recueilli une statuette inachevée d'Aphrodite au dauphin sur base ronde (haut. 0m43), un Attis à bonnet phrygien portant des fruits dans un pan de sa chlamyde (haut. 0m77), l'un et l'autre sur base circulaire et à dater de la fin du IIe siècle[11]. Au même temps, on doit assigner le Jeune Sa-

1. E. Sjöqvist et A. Westholm, *Opuscula archaeologica*, I, 1, 1934, p. 42-46, pl. VIII.
2. *A. J. A.*, XXXVII, 1933, p. 309, et pl. XXXVIII, 2 (cf. Hekler, *Portraits*, p. 270).
3. G. Q. Giglioli, *Bullett. comun. Roma*, LX, 1932, p. 151-156, 3 fig.
4. *Bull. fine arts*, XXXII, 1934, n° 193 : haut. 1m80 avec la plinthe ; trouvée à Pouzzoles fortuitement, en 1902 : cf. E. Gabrici, *Not. Scav.*, 1902, p. 57-66, fig. 1-6.
5. *Not. Scav.*, 1932, p. 319-322 (en outre : une petite urne sépulcrale, à décor sculpté, un sarcophage de marbre blanc orné de festons de lierre et de bucrânes).
6. M. Delle Corte, *Not. Scav.*, 1932, p. 304-306, 1 fig.
7. H. Ingholt, *Rapport prélim. fouilles de Hama*, 1934, p. 22 sqq., pl. IV-V.
8. Cf. pour l'Aspasie (?) de la même trouvaille, *Rev. archéol.*, 1935, I, p. 124-125.
9. F. Mayence, *B. Mus. Bruxelles*, 1933, p. 50-57, 7 fig.
10. Th. Leslie Shear, *A. J. A.*, 37, 1933, p. 546-547, fig. 6 a-b.
11. *A. J. A.*, 37, 1933, p. 308.

tyre de l'Agora, reprise d'un modèle hellénistique, peut-être pergaménien[1].

M. E. Lapalus a consacré quelques études provisoires aux sculptures du Forum de Philippes[2], trouvées de 1931 à 1933 ; du temps des Antonins, daterait une tête féminine de grandeur naturelle (pl. XXV et fig. 1 : Artémis? Aphrodite?) d'après un modèle créé au IVe siècle ; une autre tête féminine, massive, coiffée en bandeaux ondulés (type Crispine), paraît être des environs de 175 ; une statue assise (haut. 1m61) sur un trône à croisillons, d'une déesse de taille supérieure à la grandeur naturelle, tenait une corne d'abondance ; on y a vu une Cybèle, ce que l'absence des lions rend douteux : plutôt une Tyché de Philippes[3]? Une statue féminine drapée debout, trouvée dans la *cella* du temple Ouest, et qui devait être adossée (dos négligé), dérive d'un type du IVe siècle, mais daterait de la période de 150-175 ; on a recueilli aussi un fragment de statue féminine drapée. — A propos du Trophée d'Adam-Kilissé, M. Silvio Ferri[4] expose un projet de transfert, qui mettrait à l'abri les sculptures, — hélas ! médiocres, — dans un Musée spécial aménagé à Bucarest, comme le Pergameneum de Berlin : il avait été question de restaurations sur place ; mais les pièces conservées, déjà en très médiocre état, demandent surtout un abri ; à cette occasion, M. S. Ferri reproduit et étudie quelques types de Barbares.

Un sarcophage décoré de symboles, trouvé à Tomi (Constantza)[5], s'explique excellemment par la religion de Men, qui l'a inspiré.

De nombreuses sculptures, de type industriel, ont été trouvées et signalées en Bulgarie[6] avec représentation des divinités locales (Héra, Cavalier thrace, etc.). De même, en Serbie du Sud[7], où sont signalés notamment un grand bas-relief de Mithra tauroctone trouvé à Kumanovo, une Gigantomachie, de Vélès, etc. — Le Satyre dansant de Stobi, trouvé au « Palais de Parthénios », a été reproduit[8].

L'art romain de la Pannonie, à Intercisa, à Aquincum notamment, est connu par de nombreux documents déjà : le séjour des légions romaines dans la Pannonie inférieure, à partir du temps de Trajan, a développé à travers ces régions une symbolique qui n'a pas été perdue pour l'art chrétien médiéval, et dont les sources sont à chercher dans la religion latine influencée par la Grèce et les néo-pythagoriciens. Miss Georgiana Goddard King l'a montré, en étudiant les reliefs funéraires à scènes historiques ou mythologiques récemment réunis au Musée de Budapest[9] : Mars et Rhéa Sylvia ; Énée s'échappant avec les siens de Troie[10] ; Achille traînant le cadavre d'Hector ; Priam devant Achille ; Méné-

1. *Hesperia*, II, 1933, p. 526 sqq., fig. 20-24.

2. *B. C. H.*, LVII, 1933, p. 438-468, pl. XXIV-XXVI ; cf. Athéna et torse de Niké, *B. C. H.*, IV, 1931, p. 501 (acrotères de temple?) ; et ci-dessus pour la tête d'enfant d'époque julio-claudienne, p. 155, n. 3.

3. *Sic* : *C. R. A. I.*, 1934, p. 113.

4. *Bullett. comun. Roma, Museo*, LIX, 1931, p. 59-71 (9 fig.).

5. E. Coliu, *Istros, Rev. roumaine d'archéol. et d'hist. ancienne*, I, 1934, p. 81-116.

6. D. Detschew, *Oesterr. Jahresh.*, XXVIII, 1933, col. 113-120 (4 fig.) ; G. Kazarow, *Arch. Jahrb.*, 48, 1933, *Anz.*, col. 75-85 (14 fig.) ; D. P. Dimitrov, *Bull. Inst. arch. bulgare*, VII, 1932 (1933), p. 291-312 : fragments de Stara-zagora.

7. N. Vulitch, *Rev. archéol.*, 1933, I, p. 181-194.

8. H. Goldman, *A. J. A.*, XXXVII, 1933, p. 297 sqq. ; cf. p. 299.

9. *A. J. A.*, 37, 1933, p. 64-76, pl. X-XVII.

10. Pl. XI, 1. Le mouvement est le même que sur l'Autel de la Gens Augusta de Carthage,

las emportant le corps de Patrocle ; Œdipe et le Sphinx ; Ganymède ; Léda ; Médée ; Bellérophon sur Pégase ; Persée tuant la Chimère ; Iphigénie quittant la Tauride ; Thésée tuant le Minotaure ; Thésée et Ariadne tenant la « clé du Labyrinthe » ; Tereus, Procné et Philomèle ; Apollon, et Marsyas pendu, avec l'esclave scythe. Deux grandes figures de « *sauveurs* », autour desquels est organisé un culte à la fois héroïque et rédempteur, dominent la série mythologique : *Orphée* et Héraclès ; le premier domestique les fauves, revendique Eurydice ; Héraclès ramène Alceste, délivre Hésione du monstre marin, se repose après ses travaux (type de l'*Epitrapezios*). Rien de plus instructif que les transformations de cette imagerie familière.

Un nouveau guide d'Aquincum a été publié par M. Valentin Kuzsinszky[1]. On y trouvera, outre de précieuses indications architecturales et topographiques, diverses sculptures, qui, comme celles de Budapest, ont mis en œuvre une symbolique instructive : sarcophages décorés d'Attis, stèles, reliefs. On verrait là (p. 185, fig. 138) Priam (cf. ci-dessus), en costume phrygien, suppliant pour la rançon d'Hector Achille assis devant un pilier (couronné du buste de Patrocle !). Les découvertes de sculptures, pierre, bronze, ivoire, plomb, sont fréquemment intéressantes pour l'histoire des cultes locaux.

A Wallsee am Donau a été trouvé un bas-relief, décoré d'une frise d'animaux, qui doit provenir d'un monument funéraire du IIe siècle[2]. — M. L. M. Ugolini a signalé l'intérêt des sculptures trouvées à Buthrotum (Butrinto, Albanie) en 1932-1933[3], et qui s'échelonnent sur toute la période gréco-romaine. Le t. V d'*Albania*[4] signale, d'autre part, les découvertes de la mission française à Apollonie d'Illyrie, de 1931 à 1933. Le Monument dit « des Agonothètes », sans doute un *hérôon* honorifique[5] en forme d'*odéon*, d'époque antonine, n'a pas livré de sculptures ; mais on a trouvé un couronnement (de stèle?) dont le motif, — déesse nue représentée jusqu'au bas-ventre, émergeant d'acanthes, entre deux grands griffons qui l'accostent, — est un document curieux : le personnage central, féminin cette fois, est à rapprocher des génies mâles de même type, dont le corps est aussi terminé par des végétations d'acanthes et qui paraissent à l'occasion entre les mêmes griffons[6]. On trouvera, en outre, publiées dans *Albania* V, diverses sculptures d'Apollonie et de Durazzo.

Les sculptures trouvées à Vindonissa en 1930-1931 (reliefs, bronzes) ont été signalées à l'attention[7]. Deux bas-reliefs gallo-romains inédits de la région de Niederbronn, — relief de Mercure du Tagelsbusch, Diane et Apollon de Mertzwiller (Musée de Niederbronn), — ont été étudiés[8]. M. W. Deonna, avec sa

avec les conventions « latines » qui font qu'Anchise, porté à bout de bras et sur l'épaule gauche, est réduit à la taille naine. Énée tient à la main droite Ascanius, coiffé du bonnet phrygien. Le Priam invoquant Achille vient d'Aquincum (ci-dessous).

1. *Aquincum, Ausgrab. u. Funde*, Budapest, 1934, 2 pl., 150 fig.

2. P. Ortmayer, *Osterr. Jahresh.*, XXVIII, 1933, col. 133-134, *Bisbl.*, 1 fig.

3. *Rev. archéol.*, 1933, II, p. 220-226.

4. 1935.

5. Mêmes types en Afrique, et à Thasos (pseudo-Odéon) : notez l'emploi du mot ἀφιέρωσις-ἀποτέρωσις : *dedicatio*, valable surtout pour les édifices religieux.

6. P. 51 et pl. XVI, 2 ; cf. notamment H. Mœbius, *Ath. Mitt.*, LI, 1926, p. 117-124, pl. XIX-XX, et E. Langlotz, *Die Antike*, VIII, 1932, p. 179-182 (fig. 19, p. 182).

7. R. Laur-Belart, *Indic. suisse*, 1933, p. 1-24, 81-117, 3 pl., 36 fig.

8. Ad. Malye, *Cah. Alsace*, 1933, p. 117-118, 2 fig.

compétence connue et une documentation très abondante, a montré les traces de la persistance des caractères indigènes dans l'art de la Suisse romaine[1].

Un Bulletin de M. A. von Gerckan, publié dans le *Bullett. Studi Mediterr.*[2], a donné des renseignements généraux fort utiles sur l'état actuel des fouilles en Germanie. M. G. Loeschcke, en général aussi, mais d'un point de vue très particulièrement *agricole*, a étudié les monuments romains se rapportant spécialement à la culture de la vigne dans les pays rhénans : aux mosaïques s'ajoutent des reliefs montrant les vignerons à l'œuvre, et leur matériel[3]. — M. E. von Mercklin a consacré une enquête exhaustive, dépassant de beaucoup tous les travaux antérieurs, aux parties décoratives des chars d'apparat romains : il en a dressé le répertoire, d'après les pièces de bronze *et de fer* de l'Ermitage de Leningrad (trouvailles en Bulgarie), celles du Musée national d'Athènes (Coll. Carapanos), etc. Il y a là un matériel d'étude précieux[4]. M. H. R. R. Leopold s'est intéressé aux pièces de harnachement récemment trouvées dans les régions rhénanes, et dont le style indique les deux premiers siècles de notre ère. Les plus anciennes pièces pourraient être celles du butin du chef batave Claudius Civilis[5].

M. R. Schultze[6] date de la fin du IIe siècle (et non du milieu du IIIe, selon l'opinion traditionnelle) la Porte Noire de Trèves, montrant que les documents historiques sont en faveur de cette chronologie. Le sanctuaire d'Otrang, où l'on a trouvé d'intéressantes sculptures, a duré, selon E. Gose, du début de l'Empire jusqu'après le milieu du IVe siècle[7]. De Trèves, la statuette en bronze d'un dieu lare, trouvée dans la Moselle[8]. Dans la cour du lycée Fustel-de-Coulanges, à Strasbourg, on a trouvé des objets variés, dont le plus curieux est une sorte d'omphalos en grès, orné de quatre têtes de divinités[9].

M. A. Blanchet a commenté avec soin[10] les ex-voto de bronze trouvés aux sources de la Seine, en 1933 : statuette d'un jeune Faune jouant (haut. 0m51) ; Tyché gallo-romaine (haut. 0m315), debout sur une barque dont l'avant est en col de canard avalant un fruit : du navire, qui pose ici sur un socle circulaire, on peut rapprocher d'autres nefs en bronze trouvées dans la même région, et qui doivent avoir été aussi des ex-voto à Sequana. M. É. Michon a consacré une étude à la tête de Reims[11] ; M. E. Lantier au dieu celtique de Bouray[12], naïve idole divine, en cuivre jaune, fondue en six pièces indépendantes, assise, les jambes repliées (haut. 0m42) ; les mains étaient appuyées sur les cuisses (cf. notamment le dieu de Savigny, le Mercure de Pouy de Touges, assis également

1. *Genava*, XII, 1934 = *Au Mus. d'art et d'histoire*, II, 1934, p. 1 sqq.
2. III, n° 5, p. 9-10.
3. *Trierer Zeitschr.*, 1932, p. 1-60, 9 pl., 32 fig.
4. *Arch. Jahrb.*, 48, 1933, p. 84-175, 104 fig. — Sur les chars *cultuels* (d'après les *tumuli* hallstattiens de la fin du VIe siècle, dont un exemplaire réduit se trouve au Johanneum de Gratz), cf. W. Schmid, *Der Kultwagen von Strettweg*, Leipzig, 1934.
5. *Bullett. Studi Medit.*, III, n° 5, p. 21, 3 fig.
6. *Trierer Zeitschr.*, 1933, p. 1-14, 2 pl., 3 fig.
7. *Ibid.*, 1932, p. 123-143, 14 fig.
8. *Ibid.*, 1932, p. 45, 1 fig.
9. P. Engel, *Cah. Alsace*, 1933, p. 131-136, 48 fig.
10. *Mon. Piot*, XXXIV, 1934, p. 59-74, pl. IV-V.
11. *Ibid.*, p. 75-96, pl. VI.
12. *Ibid.*, p. 35-58, et pl. III.

et en bronze). On peut étudier la diffusion de ce type, celtique, mais qui a eu peut-être des origines orientales et ioniennes. — Du temple de Vernègues provient, connue seulement aujourd'hui par un dossier de dessins (1860, 1877), une statue, réplique antonine d'un original grec[1]. — M. P. Barocelli a consacré quelques remarques à la tête en argent de Jupiter, et à l'Hercule, de même métal, qui ont été trouvés aux deux Saint-Bernard[2].

Le *Bullett. Studi Mediterranei* donne un résumé des travaux de fouilles récemment conduits en Angleterre[3]. M. G. Macdonald a comparé les ruines de fortins retrouvés en Grande-Bretagne aux représentations figurées des ouvrages de défense barbares, sur la Colonne Trajane[4]. J. Curle publie l'inventaire des objets romains trouvés en Écosse et des produits d'art provincial provenant des constructions romaines exhumées dans l'île[5]. A. Raistrick a dressé la carte des ruines antiques du Yorkshire, groupées le long des voies romaines. Dans les forts romains d'Écosse, on a trouvé la trace du culte de Jupiter Dolichenus, sous forme de reliefs comparables aux fers de lance votifs de bronze et d'argent trouvés en Europe orientale[6]. Dans l'église de Lund, près Kirkham (Lancashire), un autel romain, qui sert actuellement de fonts baptismaux, est décoré d'une représentation de Trois-Mères, avec, sur les côtés, des figures d'adoratrices dansant[7].

En Espagne, de nouvelles découvertes ont été annoncées dans les parages d'Elché : une Vénus de marbre, une tête de cheval, notamment, et des sculptures décoratives du IIe siècle[8].

M. R. Thouvenot[9] a publié une tête de déesse, en marbre, trouvée non loin du Forum de Sala (Chella), et qui proviendrait du temple de Junon où était adorée la triade capitoline : travail convenable, du milieu du IIe siècle. A Volubilis même, ont été recueillies (cf. ci-dessus, p. 152-153) de nouvelles sculptures : une Vénus au dauphin, vers laquelle se dresse un Éros malicieux, juché sur le cétacé (figure de fontaine)[10] ; un Dionysos, trouvé le 23 décembre 1934, groupé avec une panthère (inachevée) : la pupille n'est pas marquée, ce qui ramènerait avant l'époque d'Hadrien (Trajan?)[11]. M. P. Wuilleumier a ajouté divers compléments à sa première publication du candélabre d'Affreville et du trépied de Tigava (*Mus. Algérie, Suppl. Alger*)[12], pièces si intéressantes pour l'étude du mobilier de l'Afrique romaine. C'est par lapsus que dans la précédente chronique (*Bullet.*, VI, 1933, p. 199) avait été attribuée à Lambèse la trouvaille

1. Sur le temple, J. Formigé, *Bull. Antiquaires*, 1933, p. 117-120, I pl. ; *Congrès*, 1932, p. 144-156, 1 pl., 3 fig.
2. P. Barocelli, *Vie d'Italia*, 1933, p. 765-772, 6 fig.
3. H. Smith, III, 5, p. 12 sqq. ; cf. aussi *Journ. Roman Studies*, 1933, p. 190-216, 6 pl., 21 fig. (avec liste par régions).
4. *Ant. Scotland*, LXVII, 1933, p. 243-296, 22 fig.
5. *Ibid.*, 1932, p. 277-397, 1 pl. et 72 fig.
6. G. Macdonald, *Ant. Scotland*, 1932, p. 219-276, 2 pl. (19 fig.) : trouvailles des forts Old Kilpatrick et Croy Hill.
7. J. P. Droop, *Antiquaries Journ.*, 1933, p. 30-32.
8. A. R. Folques, *Archivo esp.*, 1933, p. 103-111, 10 pl.
9. *Hesperis*, XVII, 1933, p. 25-28, 3 fig.
10. *R. É. A.*, 1934, *l. l.* (cf. ci-dessus, p. 153, n. 1).
11. J. Carcopino, *C. R. A. I.*, 1935, 18 janvier.
12. *Congrès intern. archéol. Alger*, V, 1933, p. 275-277.

d'une tête de femme d'époque antonine (Lucia Domitia), qui vient, au vrai, *de Cherchel*.

M. G. Guidi a donné quelques informations sur l'état actuel des sites explorés par l'archéologie italienne et les découvertes récentes en Tripolitaine et Cyrénaïque (Leptis Magna, Sabratha, Tripoli-Œa)[1].

Dans la série des sculptures funéraires, du côté de l'Occident (cf. ci-dessus, p. 163-164, pour Tomi, Aquincum, Intercisa), ni les publications, ni les trouvailles n'ont manqué. M. J. Holwerda a donné une nouvelle étude du sarcophage de Simpelveld, à décoration *intérieure*[2]. Le sarcophage à strigiles de l'Académie de Braunsberg, décoré d'une scène de mariage (fragment), a été revisé en détail par M. A. Greifenhagen[3] : la *dextrarum junctio* y est traitée non sans art, et la date peut être encore la fin du IIe siècle (ou début du IIIe?) ; dans la même collection, un buste palmyrénien, de femme, que l'inscription date en 216 ap. J.-C. ; *ibid.*, d'autres reliefs funéraires. — Un très important sarcophage dionysiaque trouvé à Rome en 1930, et déposé au Palais des Conservateurs, a été étudié par M. A. L. Pietrogrande[4]. C'est une œuvre excellente, de l'époque de Marc-Aurèle ou de Commode, bien conservée, avec de nombreuses traces de polychromie ; la procession bachique qui s'y déroule se rattache à d'autres du même ordre, faisant présager un prototype commun. Sur la Via Prenestina a été découvert un nouveau sarcophage historié, dont la partie antérieure porte une représentation du mythe d'Hippolyte[5].

M. G. Rodenwaldt, à propos d'un sarcophage à colonnettes du Campo Santo de Pise, qui présente la particularité de n'avoir que deux niches sur les petits côtés, a étudié un certain nombre de documents d'Asie Mineure dont Aphrodisias aurait été peut-être le centre de fabrication[6] : dans le groupe des « Saulensarkophage » d'Asie (étudiés notamment par Ch. R. Morey, *Sardis*, V, 1), ces documents semblent conserver une place à part. Du même savant, une enquête plus spéciale sur les débris de quatre sarcophages du British Museum[7], qui doivent provenir d'un Mausolée de Xanthos en Lycie ; deux sont des œuvres d'un atelier attique ; l'un semble plutôt de fabrication locale ; le dernier se rattache aux sarcophages à colonnettes, sans qu'on puisse dire s'il vient plutôt des parages d'Éphèse ou de Xanthos même. Tous les quatre appartiennent au dernier quart du second siècle apr. J.-C. M. Avi-Yonah a publié de nouveaux sarcophages de plomb de Palestine[8] (cf. déjà E. J. R., dans *Quarterly Depart. antiq. Palestine*, V, 1, p. 36, pl. 28-30 ; Avi-Yonah, *J. H. S.*, 1930, p. 300-312, pl. XII) ; il annonce une suite à cet utile répertoire en cours.

1. *Mouseion*, 21-22, 1933, p. 179-184 ; *Congrès intern. archéol. Alger*, V, 1933, p. 175-181. Sur les Thermes de Leptis, cf. aussi A. W. Van Buren, *Mem. American Acad. Rome*, X, 1932, p. 129-133, 5 pl. (construits sous Hadrien, restaurés sous Septime-Sévère).

2. *Arch. Jahrb.*, 48, 1933, *Anz.*, col. 56-75, 1 pl., 5 fig. (cf. *Bullet.*, VI, 1933, p. 197).

3. *Arch. Jahrb.*, 48, 1933, p. 445-446, fig. 26-27 : de Frascati? Une liste est donnée là de sarcophages représentant la même cérémonie.

4. *Bullett. comun. Roma*, LX, 1932, p. 177-215, 6 pl., 4 fig.

5. *Tribuna*, 6 mai 1933.

6. *Arch. Jahrb.*, 48, 1933, *Anz.*, col. 46-56, 4 fig. ; cf. J. M. C. Toynbee, *Hadrianic School*, *l. l.*, et G. Rodenwaldt, *Gnomôn*, I, 1925, p. 121 sqq. ; *Arch. Jahrb.*, 45, 1930, p. 184 sqq.

7. *J. H. S.*, LIII, 1933, p. 181-213, 6 pl., 17 fig.

8. *The quarterly of the Department of antiquities in Palestine*, IV, nos 1-2, 1934, p. 87-99, pl. 55-60.

V. *Décadence de l'art latin et origines de la sculpture byzantine.* — Les études iconographiques de R. Delbrück, de H.-P. L'Orange, parues simultanément en 1933, ont attiré fortement l'attention sur les périodes extrêmes, dans la longue histoire du portrait latin, aujourd'hui si prisée. On a consacré à ces travaux d'ensemble des comptes-rendus étendus[1]. Les *Spätantike Kaiserporträts*, succédant en 1933 aux recherches de R. Delbrück sur les *Diptyques consulaires* (1929) et sur la sculpture en porphyre (1932), offriront pour longtemps une base aux enquêtes concernant l'art des IIIe et IVe siècles latins. Les indications données par l'auteur sur l'aspect et l'allure des empereurs se complètent par un récent exposé[2]. Il a étudié non seulement les costumes, les coiffures des princes, mais tous les autres éléments (port de la barbe, des diadèmes, des bijoux, etc.) dont l'art a pu tirer parti pour fixer les physionomies, historiquement, et en détail.

Dès le temps de la dynastie des Sévères, c'est encore M. R. Delbrück[3] qui apporte, cette année, les informations les plus précieuses : il a remarqué au Musée de Bonn quatre plaques d'*écaille* de tortue de mer sculptées, trouvées en 1860 dans un sarcophage en calcaire, près de Sievernich (province de Düren) ; elles sont décorées de scènes commémoratives rappelant les camées des Sévères, et furent encadrées dans des bordures d'ivoire. Ces plaques, dont deux sont plus larges, devaient former les côtés d'un coffret rectangulaire ; le couvercle est perdu ; il y a çà ou là des restes de polychromie. La plaque B représentait la famille impériale, avec l'empereur Septime-Sévère barbu, cuirassé, de face, portant le sceptre ; une dame (Julia Domna) ; un *togatus* sur *cella curulis*, et derrière l'empereur un officier en cuirasse (*praefectus praetorio*?). Il s'agit de la famille régnante, dans la période 193-211 ; le *togatus* trônant est Caracalla, le fils aîné, représenté en costume *consulaire ;* or, il a été trois fois consul du vivant du père, en 202 (avec le père), en 205 et en 208 ; l'absence de Plautilla[4] fait préférer la dernière date. Les reliefs d'écaille ont été exécutés peu après 208, car le jeune consul porte la couronne de laurier qu'il eut comme Auguste en 209. Le jeune consul du *processus consularis*, sur les plaques A, C, D, est le plus jeune fils du couple impérial, L. Septimius Geta, que Caracalla fit tuer en 211 : Geta est là représenté chaque fois dans un quadrige, assisté par une Victoire ; derrière lui, marchaient des sénateurs en toges. Des petits reliefs iconographiques du Musée de Bonn aux représentations malheureusement mutilées du Forum Boarium (Arc des Changeurs), et à celles de Leptis (R. Bartoccini, *Africa italiana*, 1931, p. 116 et fig. 81), s'établit ainsi une documentation intéressante, concernant la triade — Sévère, entre Caracalla et Géta — des revers monétaires de

1. P. ex. : Fr. Poulsen, *Rev. archéol.*, 1934, II, p. 101 sqq. M. Fr. Poulsen regrette justement que H.-P. L'Orange ait négligé les portraits féminins, se privant aussi d'importants contrôles ; cf. Fr. W. von Bissing, *Phil. Woch.*, 1934, p. 384 sqq.

2. R. Delbrück, *Antike*, VIII, 1932, p. 1-21 (16 fig.).

3. *Bonner Jahrb.*, 139, 1934, p. 50-53, Beil. I, à la p. 50 : les plaques A, C mesurent 0m21 de long ; les plaques B, D, 0m18 seulement ; la hauteur commune est de 0m09.

4. M. J. Gagé a repris ses études sur la postérité de Caracalla (*Bull.*, VI, 1933, p. 202). A la communication des *C. R. A. I.*, 1934, p. 63-67, déjà mentionnée, s'ajoute, plus développé, l'article des *Mél. École Rome*, LI, 1934, p. 1-46 (t. à p.). Entre 203 et 205, Plautilla figurait sur les monnaies avec un jeune enfant nu : allusion à une maternité, dont on trouve aussi la trace dans les *Acta* des Jeux séculaires de 204 ap. J.-C.

204/209/10. Sur les reliefs de 204 (Arc des Changeurs), M. J. Gagé[1] relève combien M. Madaule a eu raison de reconnaître Plautilla en Felicitas, d'après la figure martelée (*Mél. Éc. Rome*, 1924, p. 129-130, pl. I).

Signalons, hors de l'iconographie impériale, la très belle tête masculine des environs de 250, — entre Maximin le Thrace, semble-t-il, et Gallien, — qui a été trouvée à Rome, dans les fouilles de la Via dell'Impero[2]. Elle rappelle des portraits du même temps déjà signalés (L'Orange, *Stud.*, fig. 4), et notamment une tête de Bologne (Fr. Poulsen, *Porträtstudien*, 22, 2, fig. 40). L'excellent travail illusionniste de la chevelure et de la barbe, l'effet produit par l'obliquité du regard distinguent ce document comme un tardif chef-d'œuvre. — M. H.-P. L'Orange a-t-il pu débrouiller l'épineuse question des portraits des tétrarques? L'étude de deux « hermès » à double tête provenant des environs du Palais dalmate de Dioclétien l'a poussé à reconnaître là les tétrarques mêmes, les deux Augustes Dioclétien et Maximin, les deux Césars, Galère et Constance Chlore, de la fin du IIIe siècle. Les célèbres groupes en porphyre de Venise et de Rome auraient représenté les mêmes personnages, et nous aurions là, — s'il faut accepter ces conclusions, celles de R. Delbrück[3], — d'importants jalons pour la période qui va de Gallien à Constantin. — On a pu reprocher au plus récent livre de M. R. Delbrück de passer sommairement sur le temps de Dioclétien et des tétrarques, et d'avoir trop rapidement traité l'iconographie de Constance Chlore[4]; mais il a étudié du moins le visage célèbre de Constantin le Grand sous tous ses traits, de la jeunesse à l'âge mûr, marquant les efforts du prince pour ressembler... tantôt à Auguste, tantôt à Trajan, efforts que les types monétaires reflètent. On a relevé[5] les désaccords survenus au passage entre R. Delbrück et H.-P. L'Orange, pour certaines identifications, et le scepticisme que pourraient provoquer les justes remarques du savant hongrois A. Alföldi, observant le manque croissant de caractères *physionomiques* sur les effigies monétaires. De M. Alföldi aussi, on consultera une bonne étude documentaire sur les représentations des casques[6], où l'auteur suit, à partir du IIIe siècle, jusque dans le Moyen Age romano-germanique, la destinée d'une forme romaine tardive; il joint à ses observations un *excursus* sur la trouvaille de Brangstrup, en Fionie. Les casques décorés de pierreries de Budapest (pl. III-V), de Deurne (Pays-Bas, pl. VI-VII), ont fourni aussi d'intéressants commentaires chronologiques.

Pour les identifications proposées par M. R. Delbrück, à propos de Constance, de Valentinien Ier, de Valens, d'Arcadius, de Théodose II, etc., on tiendra compte des indications critiques de M. Fr. Poulsen (*Rev. arch.*, 1934, II, *l. l.*). Il faut relever que M. R. Delbrück reconnaîtrait Marcien dans le Colosse de Barletta, ce qui, selon M. Fr. Poulsen, doit rester problématique, faute de

1. *L. l.*, ci-dessus, p. 168, n. 4.
2. *Arch. Jahrb.*, 48, 1933, *Anz.*, col. 611 sqq.; *A. J. A.*, 38, 1934, p. 481.
3. M. Fr. Poulsen en doute (*Rev. archéol.*, 1934, II, *l. l.*, p. 702).
4. De M. H.-P. L'Orange, dans les *Symbolae Osloenses*, fasc. supplet. IV : *Serta Rudbergiana*, 1931, une étude : *Zum römischen Porträt frühkonstantinischer Zeit*, p. 36-42.
5. Fr. Poulsen, *l. l.*; ci-dessus, n. 3.
6. *Acta archaeologica*, V, 1934, p. 99-144, 7 pl. Du même savant, on a retenu les études sur le casque de Constantin, concernant le monogramme chrétien apparu en fin de 312, représenté de 315 à 324 : *J. R. S.*, 22, 1932, p. 9 sqq.

témoignages monétaires. L'interprétation des portraits attribués à Julien l'Apostat a continué de provoquer certaines discussions. M. R. Andreotti[1] avait examiné les quatre bustes qui ont porté le nom de cet empereur, à Rome et à Naples. Il les rapportait à un original des v^e^-vi^e^ siècles seulement. Les statues du Louvre et de Cluny, la tête 2006 de même famille, à Athènes, représenteraient plutôt des prêtres *stéphanéphores* (ce qui avait été déjà proposé). Faut-il croire que, seul le buste de la Sacristie d'Acerenza, dit jadis Saint Pierre, au portail de la cathédrale, garderait des droits historiques appréciables?

L'interprétation des reliefs du piédestal de l'Obélisque de Théodose à Constantinople a mis aux prises R. Delbrück et H.-P. L'Orange : on annonce pour ce moment précieux une publication définitive de M^lle^ G. Bruns. M^lle^ Gabriella Battaglia[2] a proposé, comme on l'annonçait (*Bullet.*, VI, 1933, p. 205), de nouvelles observations à propos du beau Camée de la Collection de Rothschild à Paris, où S. Reinach avait pensé le premier reconnaître Honorius et Marie : d'après cette identification, l'auteur analyse à son tour le goût romain de la fin de l'Empire, selon les diptyques d'ivoire notamment, en marquant les points de passage avec l'art byzantin[3]. Le camée de Paris a été aussi reproduit et étudié par M. Harry Fett (ci-dessus : *Romere i marmor*).

Le renouveau mithriaque du iii^e^ siècle, le succès des cultes solaires, vers le même temps, ont eu des conséquences sur l'art, comme l'on sait. Certains documents inédits sont apparus, de nouveaux commentaires ont été proposés. M. Fr. Cumont[4] a examiné une série de monuments du Musée de Damas : le bas-relief mithriaque d'Arsha-wa-qibar ; une invocation au soleil accompagnée des *mains supines* (p. 386-395), sur la stèle de Kamechlieh, en face Nisibis. A cette occasion, un appendice est donné à la liste des stèles à mains levées dressée antérieurement (*Mem. Pontif. Acc.*, 1923). On a découvert à Castelgandolfo une statue de génie mithriaque, très complète, et avec des aspects nouveaux d'animalité[5]. Dans un grand bâtiment romain du ii^e^ siècle, près du Circus Maximus, remanié au iii^e^ en sanctuaire mithriaque, a été découvert un beau relief mithriaque en marbre, de grandes dimensions, fort bien conservé, qu'on daterait volontiers du milieu du iii^e^ siècle pour le style, mais que l'inscription place une cinquantaine d'années plus tard[6]. La découverte en avait été déjà sommairement annoncée par le précédent *Bulletin* (p. 215).

L'art provincial s'est enrichi : un magnifique portrait en bronze, de grandeur naturelle, à dater du iii^e^ siècle, et provenant, semble-t-il, d'Aphrodisias en Carie, est entré dans les collections de l'Institut d'art, à Amsterdam : premier bronze, semble-t-il, de cette provenance. Parmi les sculptures trouvées à Doura-Europos, dans la quatrième campagne (1930-1931)[7], certaines appar-

1. *Bullett. comun. Roma, Museo*, LIX, 1931, p. 47-53, 2 pl., 2 fig. La bibliographie antérieure n'est pas complète : Ch. Picard, *Sculpt. ant.*, p. 475, n. 1, et p. 493, pour les études de S. Reinach, L. Michon, E. Babelon, P. Kastriotis.

2. *Bullett. comun. Roma*, LIX, 1931, p. 131-156, pl. I (8 fig.).

3. Sur les statues honorifiques « démarquées » à l'époque constantinienne, cf. Fr. Poulsen, *Gaz. Beaux-Arts*, 1934, II, p. 1-7.

4. *Syria*, XIV, 1933, p. 381 sqq.

5. Génie à tête de lion : *Arch. Jahrb.*, 48, 1933, *Anz.*, col. 595-596 et fig. 8.

6. A. M. Colini, *Bull. comun. Roma*, LIX, 1931, p. 123-130, 1 pl. (2 fig.).

7. P. V. C. Baur, *The excavat.*, 1933, p. 240 sqq., pl. IX.

tiennent au début du IIIe siècle et sont influencées par le style parthe, tout en restant dans la tradition hellénique (types d'Aphrodite, d'Héraclès, etc.). M. E. Breccia[1] a étudié en détail la série des statues funéraires d'Oxyrhynchos, à dater du IIIe siècle de notre ère, mais qui conservent la tradition alexandrine : ces documents rejoignent ceux de Baouit, de Saqqarah, d'Héracléopolis, entre la fin du IIIe siècle et le IVe siècle : on remarquerait surtout, — outre les « Athénas », les « Corés », types symboliques, — la prêtresse couchée tenant des tiares et des fleurs ; et la jeune défunte au bouclier et à l'*ascia*, avec un serpent à ses pieds, représentée aussi sur sa *kliné* alexandrine (fig. 11).

Depuis que Mgr Wilpert, reprenant les travaux d'Edmond Le Blant, a constitué son précieux répertoire de sarcophages chrétiens[2], on dispose d'une base d'études sérieuse, pour l'art funéraire de Rome et de la Gaule chrétienne. Bien des fragments ont été retrouvés, rassemblés ; bien des scènes énigmatiques ont été expliquées lumineusement. Le sarcophage gaulois de La Gayole (fin du IIe siècle) vient en tête, — encore qu'on lui connaisse un prototype latin au Kaiser-Friedrich Museum, — avec ceux de la Via Salaria et de Santa Maria Antica. Il illustre le passage du symbolisme païen au symbolisme chrétien ; n'y voit-on pas encore, le torse nu, un *Oros* hellénistique, montagne personnifiée? Le répertoire arlésien des IVe-Ve siècles ne se distingue guère du répertoire romain ; il comporte aussi maints emprunts à l'imagerie païenne. Les sarcophages à figures paraissent devoir être datés là, entre 350 et 450 : car saint Hilaire, mort en 449, fut enterré dans le sarcophage païen de Prométhée, au Louvre. On doit pourtant parler d'une *école d'Arles*, car il y a eu une exportation étendue des cuves sculptées[3], grâce à la navigation du Rhône. Mgr Wilpert n'a pas, certes, cessé ses recherches : le 18 janvier 1935 a été présentée à l'Académie[4] la reconstitution qu'il vient de faire, récemment, d'un des joyaux chrétiens du Musée Lavigerie : avec une admirable sagacité, il a reconstitué et daté du règne de Justinien la double plaque de marbre où étaient représentées l'Adoration des bergers et celle des Mages.

Une étude très détaillée est consacrée par MM. E. Sjöqvist et A. Westholm à la détermination, encore très contestée, de l'époque des deux grands sarcophages de porphyre des saintes Héléna et Constantia[5], documents conservés au Vatican (*Sala a croce greca*).

A cette discussion historique et esthétique, est ajoutée la publication d'une tête de porphyre d'une collection suédoise, — de Stockholm : Lucius Verus

1. *Le Musée gréco-romain*, 1931-1932, p. 39 sqq., pl. XXV-XXVI.

2. *I sarcofagi cristiani antichi*, I-II, testo XXII + 381 p., 238 fig., 266 pl., 1929-1932 ; en tout 4 vol. in-fol. : dans la série des *Monum. dell'antichità cristiana*, pubbl. p. cura del *Pontificio Istituto di arch. cristiana ;* un *Supplément* est annoncé ; cf. F. Benoit, *R. É. A.*, 1935, I, p. 69 sqq. (qui relève qu'Arles a fourni autant que le Latran, et que le *Corpus* de Mgr Wilpert comprend déjà plus de cent cinquante sarcophages et fragments conservés en France, principalement dans le Midi).

3. Sur l'une d'elles, une représentation unique dans l'iconographie chrétienne : la tête de Judas en Janus à double face : Wilpert, *l. l.*, pl. 15.

4. Cf. J. Carcopino, *C. R. A. I.*, 1935, *l. l.* (et, pour la reconstitution, déjà, du sarcophage de Saint-Guilhem du Désert, près d'Aniane, diocèse de Montpellier, *ibid.*, 1934, p. 58 ; *Bullet.*, VI, 1933, p. 205).

5. *Opuscula archaeologica*, I, 1, 1934, p. 1-46, pl. I-VIII.

(pl. I-VIII), — de nature à éclairer, nous dit-on, le litige. Après l'étude de l'histoire des deux célèbres pièces, est examinée la restauration faite au XVIII^e siècle d'après les dessins de Piranesi, de Bosio, Ciampini, et la part est faite aux additions modernes ; puis les deux sarcophages sont remis à leur place dans l'histoire de l'art : est acceptée l'opinion de Riegl et Frothingham, d'après quoi le sarcophage d'Hélène aurait été créé au II^e siècle et dans l'époque antonine[1] : à preuve, nous dit-on, les études de R. Delbrück sur les dates d'emploi du porphyre, les ressemblances techniques, l'examen des pièces oubliées dans la restauration. Le sarcophage de Constantia serait beaucoup plus près du style constantinien ; mais il ne peut pas être obtenu pour lui de réelle précision.

Un sarcophage chrétien du milieu du IV^e siècle a été trouvé à Rome, via di Decima[2] : il montre David tuant le *draco magnus* de Babylone ; le « dompteur » serait assisté du Christ lui-même, au lieu de l'ange traditionnel (cf. Wilpert, *l. l.*, II, p. 255) ; à droite, une scène marine (Jonas, ou le Christ sur les eaux?). Un autre sarcophage, à strigiles, dont le couvercle est conservé, date du IV^e siècle ; il est décoré d'un médaillon-*clipeus*, avec, au-dessous, la scène symbolique d'un combat de coqs ; d'une troisième pièce, ne restent que des fragments infimes.

La plaquette d'ivoire qui sert de reliure au Tropaire d'Autun (Bibl. de l'Arsenal), empruntée à un décor de coffret, montre la persistance du motif symbolique de la leçon de musique, que les « Sarcophages aux muses » si bien étudiés par H. Marrou, — tributaires de la mystique platonnicienne (Sarc. Chigi), — interprétaient dès le II^e siècle[3]. — Le répertoire nouvellement publié par la Bibliothèque Warburg, sous le titre *Kulturwissenschaftliche Bibliographie zum Nachleben der Antike*, t. I[4], est précédé d'une préface d'Edgard Wind, qui souligne ce que pourront attendre de tels recueils tous ceux qu'intéresse le passage de l'antique au moderne, du paganisme gréco-latin au christianisme des clercs, puis de la Renaissance. La répartition des nombreuses études dépouillées, folklore, religion et mythologie, magie et sciences naturelles, etc., etc., rend la consultation facile ; une place importante est faite, comme on l'attendait, à la *Bildtradition* : survivance des symboles et des emblèmes ; illustration moderne d'auteurs antiques, portraits antiques, représentations animales ; ainsi se dégage toute l'influence, continuelle, des monuments antiques d'architecture, de sculpture : legs inspirateur.

Ch. PICARD.

1. Cf. Ch. Picard, *Sc. ant.*, II, p. 437.
2. A. L. Pietrogrande, *Not. Scav.*, 1935, p. 155-168.
3. Ch. Picard, *Les trésors des biblioth. de France*, XVIII, 1934, p. 59-64, et pl. XVIII.
4. 1934 (Londres, Melbourne, Toronto, Sidney).